

@

Aimé-François LEGENDRE

**LA CIVILISATION
CHINOISE
MODERNE**

à partir de :

LA CIVILISATION CHINOISE MODERNE

par Aimé-François LEGENDRE (1867-1951)

Médecin major de 1^e classe des troupes coloniales
Ancien directeur de l'École de médecine impériale de Tchentou (Setchouen)
Explorateur chargé de missions

Collection d'études, de documents et de témoignages pour servir à l'histoire de notre temps. Editions Payot, Paris, 1926.

Édition en mode texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
mars 2022

TABLE DES MATIÈRES

Introduction

Première partie : la civilisation chinoise

I. — Quelques considérations d'ordre général. II. — La famille chinoise. III. — Le logement de la famille chinoise. IV. — La cité chinoise. — Le camp tartare. — Les « bannières ». — La cité proprement dite. V. — La rue chinoise. VI. — Le vêtement du Chinois. VII. — Alimentation du Chinois. VIII. — Arts et industrie. IX. — Agriculture. X. — Classes sociales. XI. — La situation des classes sociales dans l'ordre économique. XII. — L'âme chinoise.

DEUXIÈME PARTIE. — LE PEUPLE CHINOIS

XIII. — [Aperçu sur ses caractères ethniques et son évolution historique.](#)

XIV. — [La Jeune-Chine.](#)

XV. — [L'avenir de la Chine. — L'action nécessaire de la race blanche dans l'évolution de l'Asie.](#)

c.a. : Note importante. Seule la deuxième partie de la publication est reprise dans cet ensemble. Car la première partie, consacrée à la civilisation chinoise, a déjà été publiée dans le livre d'A.-F. Legendre [Deux années au Setchouen](#), disponible sur le site. L'auteur signale plus bas que « notre éditeur nous a gracieusement autorisé à utiliser [ce livre] dans certaines parties ». En fait, bien que plus de vingt ans séparent les deux éditions, les douze premiers chapitres de la présente publication ne sont que la copie conforme des *Deux années*, sauf quelques rares mots relatifs au temps, qu'il fallait bien corriger.

N'a donc été gardée, outre l'introduction, que la deuxième partie, qui a été écrite postérieurement à la publication de *Deux années...*, livre auquel il convient de se reporter.

INTRODUCTION

@

p.007 Dans ce livre, nous donnons une vue d'ensemble de la civilisation chinoise telle que nous l'avons observée sur place, de longues années durant ¹, dans un contact journalier avec toutes les classes de la population, depuis le mandarin, le lettré, jusqu'à l'humble coolie, sans oublier l'ouvrier, le paysan surtout ou encore le marchand.

Nous avons battu les routes de plaine, les sentes de montagne, vécu dans de grandes cités. Et pour nous mettre en garde contre ces généralisations, ces conclusions hâtives, et par suite erronées, de tant de voyageurs, nous avons jugé nécessaire de nous initier aux délicates études de l'anthropologie et de la sociologie, sans compter les sciences naturelles qui nous ont permis de comprendre les possibilités de développement économique.

Nous avons donc pu tenter de décrire la civilisation de la Chine telle qu'elle fut dans le passé, telle qu'elle est demeurée dans le présent avec des différences plus apparentes que réelles. Car, si l'on connaît à fond l'âme chinoise, la sociologie chinoise avec ses caractéristiques séculaires, on est obligé de reconnaître que depuis la révolution de 1911, il n'y a pas trace d'évolution, de progrès réel, soit de l'ordre social, soit de l'ordre politique. Bien au contraire ! Il n'y a qu'à considérer les faits.

Au point de vue politique, l'unité réalisée au XVI^e siècle par les conquérants mandchous est aujourd'hui brisée : c'est le p.008 règne des clans, de dictateurs militaires (*tou kiuns*), vrais barons féodaux qui, avec leurs armées de mercenaires, dressent les provinces les unes contre les autres et accaparent tous les pouvoirs, toutes les ressources du pays. Si bien que le nouveau régime qualifié « républicain » s'est mué en anarchie véritable sous le plus dur des despotismes.

Quant au Gouvernement central, il ne représente plus qu'une « ombre », reconnue par les seuls étrangers, par les grandes nations qui ne savent à quel fantoche se vouer.

¹ Voir notamment notre livre, [Deux années au Setchouen](#) (Plon-Nourrit) que notre éditeur nous a gracieusement autorisé à utiliser dans certaines parties.

La civilisation chinoise moderne

Continuons notre examen.

La Jeune-Chine, avec certains politiciens d'Europe et d'Amérique férus de chimères sociales et confondant, dans leur ignorance, toutes les races sous les mêmes concepts, la Jeune-Chine, dis-je, avait mis tous ses espoirs dans Sun Yat Sen, ce Washington asiatique, comme les Américains s'étaient plus à le qualifier. Or, personne n'ignore plus cette lamentable faillite d'un homme qui, comme l'a dit Yuan Che Kai, a voulu « rogner les pieds de son peuple pour les adapter à la chaussure démocratique ».

Faillite, oui, mais si douloureuse pour le peuple chinois, génératrice de tant de misères, de ruines, sans compter tant de vies humaines sacrifiées !

Évolution ? Mais c'est le désordre partout, sauf dans de rares provinces comme dans le Chan Si : les mercenaires des *tou kiuns*, les brigands devenus légion, traitant de vastes régions en pays conquis, pillant, massacrant même les malheureux paysans qui leur résistent.

Évolution ? Mais c'est la famille elle-même violemment combattue aujourd'hui, elle dont la solide organisation faisait la force de la Chine et lui avait permis de durer à travers les siècles, malgré tant de cataclysmes politiques et sociaux. Sans doute la famille chinoise est trop archaïque par certains côtés, ainsi que je l'expliquerai ; l'autorité du père révèle trop d'absolutisme. Mais il ne faut pas oublier que chez le Chinois, où le sentiment religieux est fort peu développé, le culte de la famille constituait la grande, la seule discipline morale. Si donc on touche brutalement à cet organisme millénaire, si on veut le transformer du jour au lendemain, on va vers l'inconnu ^{p.009} avec tout l'édifice social à reconstruire. Et sur quelles bases ?

Évolution ? Aujourd'hui la jeunesse lettrée s'agite, pérore inlassablement, se dresse insultante contre l'Européen, contre celui qui, par son énergie et ses capitaux, a donné à la Chine des voies de communication rapides et faciles, a créé en un mot le réveil économique actuel. Aujourd'hui, cette jeunesse renie toute discipline familiale, sociale ou légale, entend régenter parents, maîtres et gouvernants. Elle fait table rase du passé, même de Confucius et de ses préceptes. Elle montre une ardeur à détruire dont ne s'étonnent aucunement ceux des Européens qui connaissent l'âme asiatique, une âme que nos concepts sociaux si différents des siens, ne manquent jamais de déséquilibrer. Conséquence fatale

La civilisation chinoise moderne

que se refusent à comprendre les émancipateurs professionnels, même les mieux intentionnés, tels que les adhérents à la Y. M. C. A.

Évolution ? La Jeune-Chine parle aujourd'hui le langage de la Russie soviétique, sous sa brutalité la plus orthodoxe. Ce nihilisme, cette négation de tout devoir familial ou social non inclus dans le catéchisme bolchevique, ce mépris du passé, des meilleures traditions ancestrales, ou encore cette affectation toute récente d'un matérialisme outrancier, ne montrent que trop l'empreinte de Moscou.

Il y a sans doute une certaine dose de cabotinisme dans cette nouvelle attitude de la jeunesse lettrée, si crédule, si imitatrice ; quoi qu'il en soit, on ne peut manquer de reconnaître ce fait indéniable que les tendances nettement anarchiques de cette jeunesse ne seraient pas nées si vite de la propagande de Moscou, si certaine éducation, fort mal adaptée à l'âge biologique du Chinois et qualifiée « démocratique », n'avait déjà entamé la vieille armature familiale et, par suite, sociale du pays. Combien de braves gens d'Europe et d'Amérique, enrégés de faire du bien, mais ignorant le monde asiatique, n'ont engendré que du mal ! Mais pourquoi aussi ne veulent-ils tenir aucun, compte de différences raciales profondes, de différences sociales pour longtemps irréductibles ? Pourquoi s'inspirer toujours du principe d'égalité, d'uniformité, là où les lois biologiques imposent la diversité ?

p.010 Voyez le beau résultat : la Jeune-Chine ne pense plus, n'agit plus guère qu'en fonction, sinon de tous les dogmes de Moscou, en tous cas de ses préceptes politiques et même sociaux. L'emprise est réelle et peut encore s'accroître ces prochaines années, si certaines puissances d'Europe et d'Amérique ne comprennent pas mieux leur intérêt, sinon leur devoir, ne se rendent enfin compte vers quelles complications, dangers politiques elles courent. On parle sans cesse de paix mondiale, mais combien peu on prend le chemin de pareille réalisation.

En particulier, on se refuse à voir dans l'agitation actuelle bolchevisante de l'étudiant chinois autre chose qu'une manifestation d'un néo-patriotisme. Cependant, si l'on veut bien se reporter à l'histoire de la Chine, de ses relations avec l'Europe, on y verra que le mouvement actuel n'est que la réédition des crises anciennes de xénophobie des XVIII^e et XIX^e siècles. Il est inutile de

La civilisation chinoise moderne

rappeler comment l'Européen était traité, parqué à Canton ou ailleurs et quel mépris impliquait l'appellation courante de *yang kouï* (démon étranger) qu'on lui prodiguait. Et aujourd'hui, comme à l'époque plus rapprochée de 1900, la xénophobie reste la forme spécifique du nationalisme chinois, de cet orgueil racial qui n'a cessé de considérer les étrangers autrement que des *Man Tze*, des Barbares à refouler par tous les moyens.

Dans ces conditions, la nouvelle enseigne de « République » pouvait-elle modifier pareil état mental, vieux de tant de siècles ? On ne change point d'âme comme de chemise. Et le port d'un melon ou d'un complet veston ne saurait réaliser un changement organique chez un Jaune ou chez un Noir. Toute évolution, chez les vieux peuples surtout, ne s'opère que lentement, graduellement. C'est le bon sens même qui l'affirme.

Certains vous diront : « Voyez la transformation de la Chine ; elle s'est donné un Parlement. » Sans doute, mais cette étrange assemblée, à nulle autre pareille, amusement des Étrangers et des Chinois, n'a jamais rien représenté, si ce n'est les ambitions, les intérêts des dictateurs militaires qui ont eux-mêmes choisi ces députés, les rétribuent, leur assurant le riz quotidien et les menues jouissances dont tout fils de Han est si friand.

p.011 Ce sont là des faits.

Et le nouveau code : est-il autre chose qu'un geste pour impressionner le juriste européen ? La justice ne reste-t-elle point particulièrement sommaire et cruelle ?

En ce qui concerne l'emprise bolcheviste en Chine, on est allé jusqu'à la nier. Or, rien n'est plus réel, ne m'a autant frappé quand j'ai pénétré à l'intérieur du pays, ces dernières années. J'avais cru que la propagande de Moscou restait localisée aux grandes cités du littoral. Il n'en était rien, ainsi que je fus obligé de le constater.

D'un autre côté, lors des grèves récentes de Shanghai, Tientsin et Canton, on a dû vite se rendre à l'évidence que les organisateurs, les vrais meneurs étaient non les étudiants, mais bien les bolcheviks sous la direction de Karakhan, ministre soviétique à Pékin. Les étudiants n'ont été que des instruments, des *puppets*, comme l'ont reconnu les vieux résidents anglais de Shanghai, c'est-à-dire des pantins dont Moscou tirait les ficelles.

La civilisation chinoise moderne

D'ailleurs ces grèves n'auraient jamais pris l'extension, la gravité qui les a caractérisées, s'il n'y avait eu l'organisateur européen, sa technique et sa ténacité. Les mouvements purement chinois ne sont que feux de paille vite éteints. Mais le Bolchevik n'a pas que fomenté des grèves contre les « impérialistes » européens avec l'étudiant chinois comme outil, il a réussi à étendre son emprise au point de dominer politiquement les provinces du Sud. À l'heure actuelle, un nommé Borodine est le vrai dictateur à Canton depuis la mort de Sun Yat Sen. Et, n'était sa toute-puissance, il y a longtemps que les Anglais de Hong Kong, si touchés dans leur commerce, auraient amené les autorités chinoises à récipiscence, à l'instigation même de leurs compatriotes plus atteints encore que les Anglais.

Ce n'est pas tout : dans le Nord, le fameux général chrétien Fong lu Hsiang, si connu par ses avatars, n'est-il pas l'homme de Moscou ? Est-ce qu'à ce moment, il ne lutte point avec l'argent, les armes des Soviets pour assurer la maîtrise de ceux-ci à Pékin et non la sienne ? Car toute sa malice à courte vue n'aura d'autre résultat que de faire de lui un simple figurant, ^{p.012} un fantoche dans les griffes de l'ours soviétique. Son double jeu ne peut faire que long feu.

Ce n'est pas d'aujourd'hui d'ailleurs que le Chinois tente ce jeu avec l'Européen, cherchant à opposer une nation à une autre : c'est la politique classique de tous les faibles. Elle n'implique aucun frais d'imagination. Mais le Chinois n'est pas de taille : il a toujours perdu à ce jeu de dupe et aujourd'hui plus que jamais il est le dindon de la farce. Ce sont ses compatriotes, industriels, commerçants, agriculteurs qui enregistrent les grosses pertes dans la présente lutte économique contre les Puissances dites « impérialistes », lutte machinée par les Soviets, mais avec le Chinois comme naïf exécutant, dans l'incapacité où il est de se rendre compte qu'à ce jeu il se dévore lui-même, détruit sa propre substance.

J'apprends cependant qu'un journaliste vient de déclarer dans une certaine revue que le bolchevisme en Chine est pur effet d'imagination, que les Soviets dont la redoutable audace et volonté, l'impérialisme envahissant ne sont que trop connus, ne seraient, en fin de compte, que les dociles instruments des étudiants chinois. De dociles instruments eux qui, l'an dernier, ont tout simplement mis la main sur la Mongolie, trônent aujourd'hui à Ourga sous le

La civilisation chinoise moderne

masque de quelques pantins mongols, et manœuvrent, en outre, pour dominer à nouveau la riche Mandchourie dont ils ont ressaisi la grande voie ferrée.

Et cependant l'influence bolcheviste en Chine serait un mythe ! Celui qui s'exprime ainsi me rappelle certains de mes élèves de l'École de Médecine Impériale que j'avais créée au Setchouen (Chine occidentale) en 1903. Comme ils ignoraient tout des sciences naturelles et physiques, il fut convenu avec les autorités que la durée des études serait de cinq ans, dont deux d'enseignement préparatoire. Tous les élèves parurent accepter ce programme. Mais au bout de six mois, un certain nombre disparut brusquement. J'appris que ces étudiants avaient eux-mêmes ouvert une école dans de grandes villes du Setchouen où, avec le toupet qui caractérise le Chinois, ils enseignaient à *fond*, disaient-ils, *toutes les sciences occidentales, médecine comprise !* Et ils avaient des élèves puisque les parents, ^{p.013} ignorant tout de nos sciences, n'avaient aucun moyen de contrôle.

Il en est de même aujourd'hui de notre journaliste : après deux à trois mois passés à l'hôtel de Pékin, c'est-à-dire au seuil d'un immense pays qu'il n'a jamais pénétré, il émet, à tout propos, des oracles sur un milieu aussi complexe que ce milieu chinois, tant du point de vue ethnique que social et politique.

Étonnez-vous donc que le pauvre Français soit si mal renseigné; étonnez-vous que notre presse soit si déficitaire en ce qui concerne l'énoncé des problèmes extérieurs ! Car ce journaliste est loin d'être le seul de son espèce ; tout au contraire.

Bref, aujourd'hui en Chine, c'est le chaos, une évolution à rebours : aucun parti, aucune classe ne révélant un programme de reconstruction quelconque, une transformation réelle, efficiente.

On veut se débarrasser des peuples dits « impérialistes », des Anglais, Français, Américains, Japonais. Mais quel en serait le résultat ? Sans aucun doute, un nouveau joug, lourd, brutal entre tous : celui de Moscou étayé par une Allemagne qui reprend sa marche vers l'Est, juge l'heure propice entre toutes.

Et qui pourrait affirmer que le Japon, menacé par la Jeune-Chine, n'entrera pas dans pareille combinaison si prometteuse ?

C'en serait donc fini de l'indépendance chinoise !

La civilisation chinoise moderne

C'est pourquoi nous formulons le souhait que la vieille sagesse chinoise reprenne ses droits, cette sagesse que nous avons connue et appréciée à nos débuts dans ce grand pays.

D^r A. Legendre.

@

DEUXIÈME PARTIE LE PEUPLE CHINOIS

CHAPITRE XIII

APERÇU SUR SES CARACTÈRES ETHNIQUES ET SON ÉVOLUTION HISTORIQUE

@

p.215 Les faits que je vais exposer se dégagent de vingt années d'observation en Extrême-Orient, faites sur place, aussi bien dans le Nord que dans le Sud, dans l'Ouest que dans l'Est de l'immense Chine.

En dehors de longs séjours dans certaines régions de la Chine comme le Yunnan, le Chansi et surtout le Setchouen, j'ai battu, des années durant, les routes de plaine, les sentes de montagnes, à l'allure lente des caravanes, couvrant ainsi une distance totale pas inférieure à 20.000 kilomètres.

Par milliers, sur ces chemins, chaque jour, des hommes dits de race jaune ou mongole, gravitaient autour de moi, m'exposant leur faciès à scruter.

Ailleurs, dans des plaines fécondes, au milieu de grandes cités comme Tchentou, Hankow, T'ai Yuan Fou, Tien-tsin, Canton, etc., c'était la masse dense, mouvante, impossible à dénombrer, qui roulait dans tous les sens, lente, très lente, si rarement affairée, se livrant donc tout entière au regard de l'observateur.

De cette longue période d'observations éclairées par des mensurations nombreuses dont l'École d'Anthropologie p.216 a reçu la primeur, quelques faits essentiels, incontestables se dégagent en toute netteté.

Ils sont loin, toutefois, de concorder avec les données de l'anthropologie orthodoxe, surtout en ce qui concerne le classement des races, divisées, multipliées jusqu'à la contradiction.

La large synthèse, très démonstrative, que j'ai opérée, synthèse issue d'une masse énorme d'observations, de comparaisons, heurtera, sans doute, bien des opinions, mais rien ne saurait prévaloir contre les faits, les réalités.

La civilisation chinoise moderne

Quels sont donc les faits essentiels que j'ai pu dégager de l'ensemble de mes observations ?

Ils peuvent se résumer en deux mots :

1° Il existe dans toute la Chine, dans les provinces côtières comme aux confins thibétains, dans le bassin du Yang Tze et même du Si Kiang, comme dans celui du fleuve Jaune ; il existe, dis-je, deux types humains nettement différenciés à la fois par la taille, la couleur de la peau, la structure de la face, la forme du nez, etc. : l'un est de race blanche et souvent du type sémite ou assyroïde ; l'autre est franchement négroïde.

2° Entre ces deux types extrêmes, bien fixés dans leur cadre somatique, il est impossible d'arriver à constituer une ou plusieurs unités biologiques, jaunes ou brunes, faute d'un faisceau de caractères communs isolant nettement ces unités des deux types de race blanche et noire.

D'un autre côté, si l'on étudie en détail, comme j'ai pu le faire, la civilisation chinoise à la lumière de l'anthropologie, on ne peut manquer d'observer que les faits sociaux, économiques, s'accordent nettement avec les faits biologiques pour démontrer l'influence respective des deux prototypes aryen et négroïde ; deux formes ^{p.217} sociales, religieuses facilement reconnaissables, bien que plus ou moins fondues ainsi que dans l'Inde.

Inutile d'ajouter que l'élément blanc a nettement dominé dans la suite des siècles, malgré l'infériorité du nombre. C'est naturellement lui qui a permis le développement d'une civilisation dite chinoise, dont la source originelle ne saurait être localisée dans la vallée du fleuve Jaune, mais bien en Asie occidentale. Les traditions, l'histoire et l'anthropologie (les études récentes que j'ai faites au Chansi) sont d'accord pour établir que les races blanches soit aryennes, soit sémitiques, sous des appellations diverses, ont colonisé la vallée du Wei, puis celle du fleuve Jaune, ont donc jeté les fondements de l'Empire Chinois.

Puis, avant comme après l'ère chrétienne, ces mêmes races n'ont cessé, pacifiquement ou militairement, de pénétrer cet empire, tant par terre que par mer, à toutes les époques.

La civilisation chinoise moderne

Par terre à la fois par le sud-ouest, via Birmanie et Yunnan ; par l'ouest, via Turkestan ; par le nord, via Mongolie et Sibérie.

Les conquêtes pacifiques : par exemple, celle de cette brillante civilisation gréco-bouddhique qui, de la Bactriane et de la vallée de l'Indus, envahit, transforma la Chine, comme l'Indo-Chine et l'Insulinde, les transforma dans le domaine artistique et scientifique aussi bien que dans le domaine religieux.

L'art chinois : il était déjà si imprégné d'art assyro-babylonien avant l'ère chrétienne.

Ou, plus tard, l'influence arabe, et surtout l'action des conquérants, dits Mongols, en réalité Turcs iranisés qui apportèrent à la Chine tout ce que la civilisation gréco-romaine et persane avait créé de plus durable.

p.218 Mais il y eut l'éteignoir constant, irréductible, la réaction funeste d'une masse considérable de négroïdes et de métis inférieurs formant la majorité de la population chinoise. C'est là, à n'en pas douter, la cause de tant d'éclipses dans l'évolution des fils de Han ; la cause, en particulier, de ces longues périodes de cristallisation qui se succédèrent dans le cours des siècles et dont la dernière se rattache à l'époque mandchoue.

CARACTÈRES MORPHOLOGIQUES

J'ai débuté en Chine en 1901, dans la province du Setchouen, sur le Haut-Yangtze ou fleuve Bleu, province grande comme la France et la plus riche de la Chine.

À l'ouest, elle confine au Thibet ; et au nord, à la Tsao Ti, ou Terre des Herbes (steppe), aux sources du Hoang Ho, ou fleuve Jaune.

J'ai séjourné des années à Tchentou, la capitale, une cité contenant, avec ses faubourgs, plus d'un million d'habitants et sise au milieu d'une plaine grouillante de population (6 millions d'âmes).

Tchentou se trouve à portée immédiate d'un important massif où vivent de nombreuses tribus de Mantze, c'est-à-dire de Barbares, ainsi que le Chinois baptise toute race étrangère, y compris celles d'Europe.

La civilisation chinoise moderne

Le Setchouen étant un pays riche au climat tempéré, ne put qu'exciter les convoitises de tous les conquérants qui, au cours de l'histoire, dominèrent la Chine entièrement ou partiellement, avant comme après l'ère chrétienne.

Le Setchouen commande aussi les routes vers la ^{p.219} Birmanie et l'Inde. Il est même certain qu'il reçut par cette voie sa première civilisation en même temps que la grande céréale (*ta meitze*), le riz. Ce courant très ancien fut à la fois migrateur et commercial : bien avant l'ère chrétienne, il s'étendit par l'Inde jusqu'à la Perse et la vallée de l'Oxus.

Le Setchouen ne vit donc pas que des envahisseurs armés : très nombreux ont été les mouvements de migration des régions voisines, plus pauvres, vers cette terre promise, vers le *pei mi*, ou riz blanc. Ces mouvements ont même été fréquemment ordonnés par les empereurs dans le cours des luttes qui mirent tant de fois aux prises la Chine du Nord avec celle du Sud.

En particulier, au XVI^e siècle, un certain général continuant l'œuvre des hordes de Koublai Khan extermina, dit-on, plus de la moitié de la population, si bien que l'empereur dut commander une levée en masse des familles dans toute la Chine centrale et orientale pour repeupler le malheureux Setchouen.

Comme, d'autre part, les groupes plus évolués de la zone littorale, Cantonnais et Fokiennois, ont toujours été largement représentés au Setchouen en tant que gros marchands, industriels et banquiers, il est permis de conclure que cette vaste province de 40 millions d'âmes se trouve peuplée par un véritable conglomérat de populations chinoises, représente donc, au point de vue ethnique, presque tout l'empire, en réalise la synthèse.

Et ce n'est pas tout : toute la large ceinture montagneuse quienserme le Setchouen au nord et à l'ouest, y compris les Marches thibétaines, constitue l'habitat de nombreuses tribus plus ou moins groupées en petits peuples qui s'appellent Lolos, Sifans, Lissous, Miaotze ou Thibétains.

^{p.220} J'ai donc trouvé au Setchouen un champ d'action aussi étendu que varié, surtout quand j'ai pu voyager, circuler au loin dans la plaine et la montagne. Mais ce qu'il importe de vous signaler avant tout, c'est ma surprise dès que je commençai à remonter la vallée du fleuve Bleu, d'avoir à me rendre à l'évidence que tous ces Chinois qui se mouvaient sans arrêt dans mon champ visuel, étaient souvent très différents les uns des autres. Surtout, je fus très étonné de

La civilisation chinoise moderne

ne pas voir seulement des Jaunes à l'œil bridé ; d'observer au contraire un nombre appréciable de gens à peau vraiment blanche et même rosée, à œil à peine oblique et souvent horizontal.

Plus tard, je fus obligé de faire les constatations suivantes : 1° il n'y avait pas dans les différentes classes sociales seulement des gens à face large, aux pommettes saillantes, ainsi que l'écrivent les géographes, au nez large et à prognathisme plus ou moins accusé ; au contraire ; 2° tout le monde n'était point glabre, loin de là ; 3° il y avait certains individus de haute taille, 1,75 m, à tête longue, à nez fin, à peau blanche, barbus, à côté d'autres types vraiment petits, 1,50 m en moyenne, à peau très foncée, face large, nez très aplati, à narines béantes souvent. Ce dernier type que je qualifiai de « petite race », se classait toujours en bas de l'échelle sociale parmi les coolies, dans les professions méprisées par le fils de Han.

Un jour, je partis pour les montagnes de l'Ouest, vers les *Ta Liang Shan*, ou Grandes montagnes froides : là je rencontrai le Lolo et le Sifan : un type humain de haute taille, souvent leptorrhinien (nez fin), à nez busqué, constituant l'élément dominant, l'aristocratie des tribus. Il se qualifie *Os noir* chez les Lolos.

p.221 Mais j'y rencontrai aussi le spécimen de très petite taille dont j'ai parlé, à traits plus grossiers même que dans la plaine de Tchentou, très platyrrhinien (nez écrasé) et au teint le plus foncé. Naturellement aussi j'observai des Jaunes à œil mongol ; mais avec une nuance de peau si variable vraiment et la forme d'ouverture palpébrale si mal définie le plus souvent.

Le curieux type de très petite taille, platyrrhinien se révéla tout entier dans ces montagnes, s'isola des autres groupes en se montrant sous un faciès que je considérai comme sa vraie marque ethnique : celle d'un négrito aux cheveux crépus quelquefois, à face large, pommettes saillantes, esclave des *Os noirs*, c'est-à-dire des seigneurs des clans lolos ou encore des tribus sifans.

Et n'oubliez pas que nous sommes ici en plein far-west chinois, aux confins tibétains, à 3.000 kilomètres à vol d'oiseau des mers de Chine ; à 4.000 des Philippines ou de Bornéo, à l'est ; à plus de 2.000 kilomètres de l'océan Indien, direction sud et davantage de la péninsule malaise : c'est-à-dire des régions où l'on avait cru jusqu'ici devoir localiser le négrito.

La civilisation chinoise moderne

Après le Setchouen, ce fut le Yunnan que j'abordai et aussi le Thibet, l'énorme massif oriental, d'une profonde et sauvage beauté, sans égale au monde.

Dans ce massif thibétain, en particulier dans la vallée du Yalong, je retrouvai le beau type aryen ou assyroïde, de haute taille, souvent d'une finesse de traits remarquable.

Je reconnus aussi le négroïde de petite taille qui formait un étrange contraste dans ces montagnes perdues avec la belle morphologie du type de race blanche.

Entre ces deux types humains si caractérisés, évoluaient, p.222 naturellement, dans le cadre social de la tribu, tout un groupe de Jaunes plus nombreux que le groupe aryen et que le noyau négrito.

Entre temps, j'observai tout le long de l'immense vallée du Yangtze que j'ai plusieurs fois remontée et descendue, sur des milliers de kilomètres ; aussi dans le Sud, à Hong Kong et à Canton qui, comme Shanghai, Hankeou et Tien-tsin constituent de merveilleux observatoires ethniques.

Cette dernière fois, j'ai abordé la Chine du Nord, dont je n'avais qu'une vague connaissance, et suis allé m'installer au Chansi, c'est-à-dire au centre même de cet énorme territoire, cette unité géographique qui s'étend du golfe du Pé Tchili au Turkestan russe. Cette grande province du Chansi bordée au nord par la Mongolie, au sud par le fleuve Jaune, présente cette particularité très importante de s'être trouvée sur la route des grands mouvements de peuples d'ouest en est et vice versa, ou du nord au sud, durant le cours de l'histoire, avant comme après l'ère chrétienne. Il se trouve, le Chansi, sur la route battue par ce flot incessant de migrations, d'invasions qui, par la Sibérie, le Turkestan, la Mongolie, bouleversa l'évolution du peuple chinois depuis les temps les plus reculés. Sans compter l'action continue, pénétrante de l'Inde, qui par ses arts, sa science, ses religions, le bouddhisme en particulier, continua l'œuvre de ces anciennes civilisations iraniennes ou sémites, dont le Chinois est si imprégné.

Mais quels furent ces envahisseurs et de quelle race ? Les chroniqueurs chinois n'ont cessé d'en parler, des siècles durant : leur pays en a tant souffert. Mais dans ce fouillis des Annales de l'empire, il a fallu un savant jésuite, le p.223 père Wieger, pour en extraire quelques renseignements dont l'interprétation peut être intéressante.

La civilisation chinoise moderne

Ainsi, nous apprenons qu'en 316 A. D., les Hiong Nou, c'est-à-dire les Huns ou Turcs, brisèrent l'empire des Tsin et forcèrent le fils du Ciel à transporter sa capitale sur le fleuve Bleu, à Nankin. Mais pourquoi ces terribles nomades, dont l'habitat avait été la Mongolie, se trouvaient-ils à pied d'œuvre pour rejeter l'empereur de 1.500 kilomètres au sud, c'est-à-dire des bords du fleuve Jaune à ceux du fleuve Bleu ? Parce que, depuis longtemps, les Huns avaient conquis les provinces du Nord et surtout s'étaient solidement établis au Chen Si et au Chan Si, dans la vallée historique du Fong Ho.

Mais ces Huns, à quelle race appartenaient-ils ? N'étaient-ce point des Jaunes ? Les Annales vont nous répondre.

Un général du nom de Cheu Min, voulant libérer le Charisi de la tutelle des Huns, donna l'ordre secret de les massacrer tous : 200.000 furent passés au fil de l'épée (350 A. D.) ; le massacre fut si impitoyable, ajoutent les Annales, que les Chinois *barbus* furent aussi égorgés parce que pris pour des Huns.

Ce n'étaient donc point des Jaunes ces Huns à grande barbe, ces hommes aux yeux bleus, d'après certains chroniqueurs chinois, qui ont occupé, des siècles durant, le Chansi. Mais peuvent-ils aujourd'hui avoir totalement disparu ? Ne devais-je pas les retrouver dans la province, dans cette grande vallée centrale du Fong Ho, surtout qu'aux XIV^e et XV^e siècles de notre ère, leur race était encore maîtresse de la Chine (dynastie mongole des Yuan).

La question présentait un grand intérêt.

Or, j'ai pu tout de suite me rendre compte en cheminant sur les routes et sentiers du Chansi, dans la vallée comme p.224 dans la montagne, que l'Aryen et autres types de race blanche, l'assyroïde, en particulier, ont non seulement passé ici en hordes conquérantes, mais, bien plus, ont occupé ce sol depuis des siècles et l'occupent encore aujourd'hui.

Dans la campagne, en effet, aux abords des villages, mon étonnement était grand de rencontrer des paysans de haute taille, à la peau blanche, au visage coloré, au nez fin, busqué et même à l'œil bleu, donc n'ayant rien du type classique dit mongol, de petite taille, à la peau jaune, à l'œil bridé, au nez épaté. Ce paysan chinois de haute taille, du type caucasien, n'était pas une nouveauté pour moi : je l'avais observé en Chine centrale et occidentale, mais jamais encore en groupements aussi compacts, formant en somme la masse dominante

La civilisation chinoise moderne

de la population plus ou moins mélangée avec une petite race négroïde répandue sur tout le territoire du vieil empire ainsi que dans l'Inde, observation de grande importance.

En effet, si l'on compare le milieu ethnique de l'Inde avec celui de la Chine, les caractères somatiques des races qui s'y meuvent, on ne peut être que très frappé de la similitude existant entre elles malgré certaines prédominances.

Fait non moins important : après avoir considéré des années durant en Chine des millions et encore des millions d'individus, on aboutit à ne reconnaître que deux types nettement différenciés s'isolant de la masse : le type aryen ou sémite et le négroïde généralement de petite taille.

Quant à la race dite *jaune*, aucun doute qu'elle ne soit issue d'un métissage de blancs et de noirs qui se perpétue depuis des siècles, des millénaires plutôt : d'où la polymorphie et polychromie actuelles si accusées.

p.225 Mais quand on étudie la valeur biologique, le potentiel psychique des deux prototypes raciaux et de leurs métis, on n'hésite pas à considérer l'aryen ou le sémite comme le vrai créateur des civilisations anciennes comme de la civilisation présente. Les grands empires de l'histoire ont été ses fondations à lui, même l'empire chinois où l'élément fécond, organisateur se reconnaît encore facilement pour celui qui sait voir. Et au Japon, il n'en est pas autrement, au Japon où, parmi les hautes classes, se discernent nettement certains caractères de la race blanche.

D'ailleurs, avant comme après l'ère chrétienne, ai-je dit, les races blanches de l'Asie occidentale et centrale n'ont cessé pacifiquement ou militairement de pénétrer la Chine tant par terre que par mer à toutes les époques.

Combien de fois le malheureux empire chinois n'a-t-il pas été brisé, disloqué par les assauts de la race blanche : Indo-Scythes, Sarmates, Huns (Hsioug Nou), Ouigours ou Turcs ! Tous sans doute de souche iranienne ou sémitique ou plutôt un mélange des deux.

Il ne faut plus écrire sans rire, comme certain auteur récent, dans une compilation sur l'Asie, que le Turc, ce Jaune, paraît-il, a blanchi dans sa marche vers l'Ouest loin de la steppe mongole, que l'influence du « temps et du milieu » a transformé son vilain faciès primitif en celui d'un pur Iranien ou Méditerranéen.

La civilisation chinoise moderne

Mais pourquoi faut-il aussi que les historiens se bornent si souvent à recopier les mêmes textes adoptés comme autant de « vérités révélées » ? D'ailleurs, un historien de l'Asie ne saurait faire œuvre utile, s'il n'est doublé d'un anthropologue. Le linguiste ayant déclaré que le Turc est un Jaune, l'historien se contente d'enregistrer cette p.226 donnée qu'il serait pourtant si facile de vérifier... et de réfuter. Linguistes et historiens doivent cesser de confondre langue et race.

J'en ai vu des Mongols, ceux d'à présent, de la Mongolie actuelle. Eh bien ! ne croyez pas qu'ils constituent un type racial bien déterminé suivant le canon, gabarit classique. Nombreux au contraire sont les types, et parmi eux vous pouvez toujours en isoler deux : l'un de petite taille, trapu, à peau jaune ou brune, à face large, à nez plus ou moins aplati, œil plus ou moins oblique et même horizontal ; l'autre, de grande taille, à la face longue et elliptique, au nez fin, busqué ou non, à la peau blanche souvent ou jaune pâle.

Il en est de même du Mandchou, certainement frère de race ou plutôt de ce « complexe » de races.

D'ailleurs, au contact des Mongols actuels, sur les versants de l'Altaï, de même que dans le massif du Tien Chan, vous trouvez encore aujourd'hui les Kireï, tribu kirghiz, musulmane, de race blanche, en train de refouler vers l'est ces Mongols. Le Russe de la haute vallée de l'Irtysh, de l'Ob, du Yénisséï ou de la région du Baïkal, exerce cette même poussée vers l'est et le sud.

En plein Kansou, à l'ouest de la capitale, Lan Tcheou Fou, vous trouvez aussi un groupement de 10.000 individus environ, à belle grande barbe, à peau blanche, de haute taille, parlant le vieux turc.

Mêmes groupements beaucoup plus nombreux dans la vallée du Tarim (Turkestan chinois).

Je ne reviens pas sur ce que j'ai dit du Chan Si.

Bref, les races blanches anciennes et présentes, pures ou mélangées, n'ont cessé de dominer l'Asie. Et celles dont les ancêtres tant de fois envahirent ou occupèrent la Chine, p.227 restent toujours présentes, surtout dans le Nord : je viens de l'expliquer apportant ainsi à l'histoire des éclaircissements, des confirmations.

La civilisation chinoise moderne

Rappelez-vous encore les hauts faits des Ouigours, de ces Turcs si imprégnés de culture gréco-iranienne, auteurs de toutes ces inscriptions très anciennes retrouvées d'un bout à l'autre de la Mongolie.

Vers le III^e siècle avant Jésus-Christ, leurs tribus s'ébranlèrent et de leurs bases, le Chansi et le Chensi, conquièrent toute l'Asie centrale, y compris la Sibérie méridionale. Ces guerriers fameux avaient souvent les cheveux clairs et l'œil bleu, disent les Annales chinoises. Ce furent les nestoriens qui les initièrent à la culture hellénique.

Le géographe anglais Carruthers (*Unknown Mongolia*, 1914) nous en parle aussi à propos de ces statues en pierre qui se dressent partout en Sibérie autour des kourgans ou tumulus élevés par les Ouigours. Ces monolithes jalonnent l'immense région qui s'étend de la vallée de l'Yénisséi à la Russie méridionale.

« We noticed, dit Carruthers, some remarkable effigies with striking facial features. We often saw the strong features of a warrior, a type we amused ourselves by likening to a colonel of the british army, by reason of his well-groomed moustache and general military appearance.

Mais il y a mieux : le grand archéologue russe Adrianoff, qui a passé sa vie à fouiller ces kourgans, a trouvé dans la haute vallée du Yénisséi des crânes et des masques en or battu figurant des traits remarquablement aryens. Il a aussi acquis la preuve que chez cette race, le cadavre était parfois enterré avec tout ce qu'il possédait : femmes, serviteurs, chevaux, objets d'usage courant, dont certains p.228 en bronze, en or, en argent ou encore figurant des outils en fer : sépultures de chefs, sans doute.

Mais pareille coutume ne nous fait-elle pas songer à l'Égypte et aux peuples originaires du plateau de l'Iran et de la Mésopotamie ? Et aussi aux Mycéniens.

En tous cas, nous savons désormais par des faits tangibles que très anciennement une race du type aryen ou encore sémite déjà très évoluée, vivait aux confins de la Mongolie et en Sibérie du Sud comme en Chine du Nord. L'anthropologie permet en outre d'affirmer en dehors des enseignements de l'archéologie et de l'histoire que la race blanche, de longs siècles durant, a révélé sa vitalité, sa supériorité depuis les bords de la Caspienne et de la mer Noire

La civilisation chinoise moderne

jusqu'aux rivages du Pacifique, à travers le fameux corridor des steppes long de milliers de kilomètres, et que l'empire chinois fut sa création.

On est stupéfait de l'étonnante vitalité, ainsi que des qualités d'organisation et d'exécution, touchant au génie souvent, de ces peuples turco-iraniens qui remplirent l'histoire de leurs hauts faits.

De longs siècles durant, ils jouèrent, en effet, un rôle prépondérant en Chine, dans l'Inde, sur le plateau de l'Iran et en Russie méridionale.

Puis le jour vint où toute l'Asie fut conquise, se soumit dans l'épouvante ; où l'Europe trembla, non seulement aux rives du Danube, mais encore à celles de la Loire ; le jour vint où Byzance elle-même croula sous leurs assauts.

Des siècles et des siècles, avant comme après J.-C., ces hordes turco-mongoles sillonnèrent le fameux corridor des Steppes, cette énorme étendue limitée à l'est par la mer Jaune, à l'ouest par la mer Noire.

Mais elles surent aussi se fixer à certaines époques : p.229 au détriment de la Chine et autres pays d'Asie centrale. Heureusement pour nous, pourrait-on dire : car si Attila eût réussi à traîner derrière lui les Hsiong Nou, ou Turcs orientaux, c'est-à-dire tous ceux qui rôdaient en Mongolie et Mandchourie, qui sait si sa ruée sur l'Europe n'aurait pas abouti à une conquête définitive ?

Mais qu'étaient ces Turcs ou Touraniens, qu'étaient les Huns d'Attila ou encore les Mongols de Genghiz Khan ? Si nous en croyons nos chroniqueurs, Huns et Mongols étaient de race jaune. « Ils grouillent, comme des sauterelles et ressemblent plus à des monstres à tête de chien qu'à des hommes ; le sang d'animaux est leur boisson courante et la chair humaine, leur viande préférée. Leurs jambes sont si courtes que pour monter à cheval, ils se servent d'un escabeau à trois marches. » Ainsi parle un chroniqueur.

Un autre nous affirme que « l'herbe cessait de pousser où pareille cavalerie avait passé ». Nous sommes renseignés !

Écoutez aussi ce que raconte l'historien Jornandès de l'origine raciale des Huns : « Parmi le peuple des Goths se trouvaient des sorcières. Le roi Filimer les chassa dans une terre solitaire. Les esprits immondes qui rôdaient dans ce désert s'accouplèrent à ces sorcières et ainsi donnèrent le jour aux Huns. » (*Histoire des Goths*).

La civilisation chinoise moderne

Quant aux historiens modernes, ils nous disent tous que les armées des Huns ou Mongols étaient uniquement composées de Jaunes et que même le Turc, si rapproché d'eux, donc facile à observer, est « un gros homme à tête énorme, à face ronde et écrasée, aux placides et pesantes paupières, à lourdes lèvres et bajoues » : c'est un Jaune, en un mot. Il en serait de même du Magyar et du Bulgare.

p.230 Or, quelle est la réalité ? Je ne dirai pas, pour l'anthropologiste, mais simplement pour celui qui a des yeux pour voir.

Le Turc est un des plus beaux spécimens de race blanche, haut de taille, à la face longue, ovale, au nez fin, droit ou busqué, aux lèvres fines, à l'œil bien ouvert, assez souvent gris ou bleu et à fente palpébrale horizontale.

Inutile d'ajouter qu'ils sont aussi de race blanche ces Magyars et Bulgares qui, d'après certain auteur récent, font partie du monde Jaune comme le Turc, se confondaient autrefois avec les Huns et les Mongols.

De même, n'a-t-on pas écrit et répété, par imitation, que le Turc ottoman doit son beau type physique à la coutume du harem ? Comme si la possession d'un grand nombre de femmes étrangères était possible pour la masse des Turcs ! En quoi les habitudes de quelques privilégiés peuvent-elles influencer sur les caractères ethniques de toute une race ?

Or, certains faits historiques, indéniables sont là pour rappeler que la majeure partie des armées d'Attila, et, plus tard, de celles de Genghiz Khan, se composaient de Turcs, d'Iraniens, de Ousoun aux yeux bleus. Et tous ces peuples de race caucasique étaient les vrais Huns, les Mongols, les guerriers de haute taille, à grande barbe, dont parlent les annales chinoises, combattants irrésistibles, parce que supérieurs en organisation et armement.

Mais alors qu'étaient les Jaunes ? Car il y en avait parmi ces hordes : ceux de petite taille, au nez épaté, aux mâchoires prognathes, à la bouche lippue, négroïdes véritables que j'ai retrouvés dans toute la Chine confondus aujourd'hui avec les Jaunes (vrais métis) et les Blancs. Ces négroïdes, c'étaient les varlets, les servants d'armes, p.231 ce troupeau d'esclaves, de vaincus que les grands capitaines ont toujours traîné derrière eux, utilisé pour les basses œuvres de la conquête. Par exemple, les Turcs ou Hsiung Nou avaient, de tout temps, renforcé leurs hordes de contingents de cette petite race jaune, souvent

La civilisation chinoise moderne

négroïde. La Chine, à ce point de vue, leur parut un réservoir inépuisable. Attila, nous le savons, Genghiz Khan et Tamerlan, firent de même. D'ailleurs, ces années dernières, est-ce que les Alliés de la Grande Guerre n'ont pas mobilisé des contingents de Jaunes et de Noirs ? Et dira-t-on que les Allemands furent vaincus par ces auxiliaires, que ceux-ci furent les organisateurs, les agents de la victoire ?

L'histoire ne fait que se répéter.

Toutefois, comment se fait-il que les chroniqueurs de l'époque n'aient guère parlé que d'affreux petits guerriers, jaunes de peau, pillards et féroces ? Sans doute parce que les grandes hordes de guerriers et chefs blancs n'ont pu frapper l'imagination des peuples d'Europe au même degré qu'une autre race si nouvelle pour eux, si différente de leur type ethnique et dont la férocité aujourd'hui bien conservée (je parle par expérience) ne pouvait laisser que de poignants souvenirs.

D'ailleurs, ces diables jaunes ou négroïdes, pauvres hères en somme, peu évolués biologiquement, que j'ai eu le loisir d'étudier longuement, ne pouvaient être, certes, les groupes d'armées agissants, conquérants, les auteurs de tant de hauts faits militaires et politiques. Leur pauvre cerveau de race inférieure était totalement incapable de ce puissant effort de conception, de science organisatrice qui rassembla sous un même sceptre, pour les jeter jusqu'en Europe, tous les belliqueux nomades et sédentaires de l'Asie centrale et orientale.

p.232 Les Genghiz Khan, les Tamerlan, les Koubilai, n'étaient pas des Jaunes, mais des Turco-Iraniens, des tribus royales de Mongolie. Leurs généraux et autres officiers portaient des noms turcs. Tous ces guerriers étaient de même race que ces Ouigours aux yeux bleus, ces Ouigours qui furent aussi leurs éducateurs.

Quant au qualificatif de « Mongol » appliqué à tout un peuple, il ne faut pas oublier qu'à l'origine il n'était que le nom d'une simple tribu qui avait adopté le nom d'un de ses meilleurs chefs, Mong Gou, d'où est issu Genghiz Khan. Cette tribu devint vite prépondérante sous ce Mong Gou, puis le génie d'un Khan, c'est-à-dire de Genghiz, dépassa tous les hauts faits des Ouigours, des Naïmans et autres tribus royales turques, illustrant ainsi à jamais son clan.

La civilisation chinoise moderne

Ainsi, de ce qui était primitivement le nom d'un simple chef, puis de sa tribu, les historiens ont fait le qualificatif d'une race, d'une énorme masse humaine couvrant une grande partie de l'Asie et même certaines régions de l'Europe.

Or, il n'existe pas de race spécifiquement mongole, ainsi que j'en ai donné les raisons (Société d'Études des Formes Humaines) ; et des suggestions historiques, des interprétations de textes ne sauraient en rien prévaloir contre des faits somatiques, biologiques.

On peut aujourd'hui reconnaître dans toute la Chine du Nord et en Mongolie les descendants purs ou métissés des Turco-Iraniens ou Sémites à côté de la petite race jaune ou brune, négroïde, qu'ils avaient asservie et traînée derrière leurs armées.

Mais, n'est-il pas étrange qu'un spécialiste, auteur d'un livre classique sur l'Anthropologie, affirme, comme un ^{p.233} simple historien, une vérité qu'il a eu le tort de ne pas vérifier sur place : « qu'il n'y a pas de *leplorrhinien* (nez étroit), en Chine, pas d'homme barbu et point d'œil bleu » ? Il croit donc, lui aussi, que tous les peuples dits « mongols », sont des Jaunes. Il lui a manqué d'être allé en Chine.

On a encore considéré les conquérants turco-mongols comme des Barbares : c'est une erreur manifeste.

Ils avaient d'abord hérité d'une des plus belles cultures de l'histoire, celle iranienne, puis ce furent les nestoriens qui, plus tard, les initièrent aux sciences, aux arts et même à la philosophie grecque. Les envoyés de saint Louis, du pape et autres souverains près des khans mongols, furent frappés de cette haute culture, non moins que de la ressemblance physique de ces grands chefs avec les Européens. Ces conquérants étaient de puissants cerveaux, des êtres très évolués biologiquement.

C'est pourquoi les habitants actuels de la Mongolie, dont les traits comme l'intelligence sont généralement d'un type inférieur racial, ne sauraient être considérés comme les descendants véritables des anciens Hsiong Nou, des Turco-Mongols : ils sont tout au plus leurs métis.

D'ailleurs, tous les voyageurs récents en Mongolie se posent la question : « Comment se fait-il qu'une race si puissante jadis, qui fut capable d'un tel effort

La civilisation chinoise moderne

de domination, soit aujourd'hui à ce point dégénérée et si réduite comme nombre ? Est-ce bien là le même peuple ? »

L'explication est simple : Les tribus mongoles actuelles ne représentent que les épaves, le rebut des anciennes hordes, leurs auxiliaires ou esclaves négroïdes ou encore leurs métis, les Jaunes.

La grande race turco-mongole ayant par trop essaimé sur le monde asiatique et européen, n'avait pu qu'épuiser ^{p.234} graduellement le grand réservoir de ses guerriers d'antan. Ces hordes, d'ailleurs, ne firent point que passer sur de nouvelles terres : celles-ci leur parurent si riches qu'elles ne songèrent plus au retour. Ce fut un flot toujours montant qui, finalement, submergea Byzance.

Les groupements d'esclaves et de métis furent donc définitivement abandonnés au désert, à la steppe, en cette Mongolie où ils végètent incapables d'une réaction de vitalité.

Récemment, un romancier polonais nous annonçait que les tribus mongoles mêées par une poussée mystique religieuse, allaient à nouveau surgir du Gobi pour mettre à mal l'Europe. A-t-il vraiment pris contact avec ces pauvres gens dont le nombre d'ailleurs (un million en tout) et le « potentiel » psychique sont bien faits pour nous rassurer ?

Il y a la Chine, c'est vrai, une masse considérable, impressionnante, si on ne la connaît pas. Combien de fois n'a-t-on pas évoqué le spectre de ces millions d'hommes se jetant sur l'Europe comme au temps d'Attila !

Ce péril est inexistant sous la forme qu'on lui a prêtée jusqu'ici : le Chinois étant totalement incapable à lui seul d'un pareil effort d'invasion, impliquant une science, une organisation qui dépassent son évolution actuelle.

Je parle ici en connaissance de cause, sur des données scientifiques, des observations sur le vif, s'échelonnant sur vingt années.

Supposons, toutefois, que le Chinois trouve un jour une seule grande nation de race blanche, renégate, pour organiser, souder ses masses, les jeter sur l'Europe en une ruée submergeante.

Or, nulle part au monde le Bolchevik ne s'agite autant ^{p.235} qu'en Chine dont il se déclare le champion contre les grandes nations capitalistes, « fléau du monde »,

La civilisation chinoise moderne

ainsi qu'il le clame chaque jour aux peuples de l'Asie. Il cherche donc visiblement à asservir ces masses orientales à ses fins de domination universelle.

Aussi que penser ? La barbarie communiste renforcée un jour des masses jaunes et négroïdes peut-elle devenir un danger réel pour l'Europe centrale et occidentale ? Sans aucun doute, si cette Europe reste aussi désunie qu'à l'heure présente et que les États-Unis ne comprennent pas toute l'étendue de leur solidarité avec le vieux continent.

Il faut s'en rendre compte : c'est 800 millions d'Asiatiques, sans compter les Africains, qui se dressent aujourd'hui, dans une frénésie de libération, contre la suprématie de la race blanche ; Moscou souffle à perdre haleine sur cette flamme.

C'est donc l'heure des grandes résolutions, de l'aide mutuelle absolue : c'est toute notre civilisation qui est en jeu. J'en reparlerai.

Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit du Chinois actuel, de celui des différentes régions. Il convient toutefois de signaler celui des grandes cités de la côte, lequel est sensiblement plus évolué que la masse de l'intérieur pour la raison que depuis de longs siècles, avant comme après J.-C., il s'est trouvé en contact permanent avec les races blanches : Syriens, Juifs, Hindous, Persans, Arabes et même Romains ; et, à partir du XVII^e siècle, avec l'Européen.

Ces Chinois de Canton, Fout-cheou, Ning Po, Shanghai, qui, sans aucun doute, ont subi l'empreinte génitale et cérébrale de la race blanche constituent aujourd'hui la ^{p.236} masse des hommes d'affaires, grands marchands et banquiers, dont les qualités sont connues. Ils formaient, en outre, dans l'empire, la population des scribes de toutes sortes dans les yamens et les comptoirs. On les trouvait encore naturellement très nombreux dans le mandarinat.

Le Chinois a une parfaite conscience de ce métissage, car une de ses injures les plus communes est celle de *tsa chong*, ou mixture de semences.

Je n'ai pas à revenir non plus sur les caractères psychiques du Chinois, mais je dirai un mot de Confucius qui joua un rôle primordial dans le modelage de l'âme chinoise. En philosophie, on a bercé notre enfance des noms de Confucius et de Laotze, on les a sacrés grands penseurs entre tous, les Sages des Sages, de vrais précurseurs.

La civilisation chinoise moderne

En est-il ainsi ? Si pour étudier l'œuvre de Confucius, on prend la traduction du père Wieger, celle incontestablement la meilleure, on peut avec lui résumer en quelques mots la doctrine du philosophe.

Il crut au théisme et à l'animisme de son temps ; il crut fermement à la divination par l'écaille de tortue. Il crut surtout au *Tchong Iong*, c'est-à-dire à la *Voie moyenne* — nous reconnaissons ici l'Inde — à l'opportunisme. Pas de sympathie, pas d'antipathie, pas de convictions fermes, pas de volonté tenace. À première vue, ne pas approuver, ne pas désapprouver, ne pas accepter, ne pas repousser. Après réflexion, ne jamais se déterminer pour un extrême, car excès et insuffisance sont également mauvais. Suivre toujours la Voie moyenne, prendre en tout une position moyenne, temporiser, biaiser. Tout coup droit est une faute. Toute solution nette blesse quelqu'un. Urger un droit, c'est commettre un tort. Quant au peuple, il n'est ^{p.237} pour Confucius que le premier des animaux domestiques, qu'il faut bien soigner pour en beaucoup tirer.

Pour ce qui est de Laotze, ce philosophe contemporain de Confucius n'inventa pas le taoïsme : cette doctrine n'est, en effet, que la reproduction de celle alors courante dans l'Inde qualifiée Oupanichad, un panthéisme réaliste.

C'est, en somme, la doctrine de l'abstention, du renoncement, comme vous le savez. Surtout pas de règles, de rites, de morale, sous peine de fausser les instincts naturels. Il n'y a ni bien ni mal, ni sanctions extra-terrestres. En ce qui concerne la plèbe crédule, la traiter avec une pitié bienveillante.

Donc, philosophie chinoise, philosophie d'emprunt (indienne), sans grande pénétration, qui ne saurait être comparée aux conceptions d'un Platon ou d'un Marc-Aurèle.

Toutefois, la morale chinoise renferme d'excellents préceptes de conduite, surtout en ce qui concerne la piété filiale, le culte des ancêtres ; personne ne le contestera. Mais cette morale est telle qu'elle ne s'impose par aucune supériorité et n'a jamais créé ces surhommes, ces phénomènes dont on nous ressasse la mémoire.

Parlant de ces Sages, Voltaire en particulier exagère à plaisir la valeur de leur enseignement. On se demande même s'il a jamais lu les *Canoniques* ou les *Classiques*. Il est vrai qu'il poursuivait un but spécial qu'on devine : il le laisse d'ailleurs nettement percer quand il ose nous affirmer que le Chinois,

La civilisation chinoise moderne

contrairement à l'Européen, ignore la superstition. La superstition sous toutes ses formes les plus primitives, les plus dégradantes ; mais c'est là la plaie de la Chine, le chancre qui la ronge et surtout la paralyse dans tous les actes de son existence.

p.238 À ce point de vue, il ne saurait y avoir de comparaison à établir entre l'Européen, si affranchi, dans la majorité, de tout ce fétichisme et le malheureux Chinois qui en restera bien longtemps encore la victime volontaire.

L'ART CHINOIS

Cet art fut-il vraiment une création spontanée durable et son évolution se réalisa-t-elle dans le cadre de la société chinoise, celle-ci ne s'inspirant que de ses qualités propres, de son génie national ? Pour répondre à cette question, je ne saurais mieux faire que de vous citer certains archéologues, en particulier le Russe Rostovtzeff et l'Anglais Bushell.

Je cite :

La ressemblance si frappante entre la symbolique animale des Scythes (Iraniens) et des Chinois ne peut être accidentelle.

Les motifs de décoration assyro-babyloniens sont prédominants dans l'art de ces deux peuples. Il n'y a pas l'ombre d'un doute que tous deux reçurent leur symbolique animale d'une source commune : de l'Asie centrale iranienne.

Sans doute les Scythes furent plus fortement influencés, par suite de leurs rapports avec l'art persan et grec. Quand même, l'origine commune est évidente.

À une époque plus récente, la répétition du même fait se révèle en Chine, la Chine de la période hellénique (dynastie des Han : 206 avant à 221 après Jésus-Christ).

Même l'organisation militaire de la Chine fut p.239 transformée par la dynastie des Han sur le modèle iranien. Cette influence iranienne se fit sentir en Chine non à travers la Parthie et la Bactriane, mais bien par l'intermédiaire des Sarmates (Iraniens) qui prirent part aux attaques incessantes des Huns contre la Chine.

La civilisation chinoise moderne

Les Huns n'avaient aucune culture de leur création propre : ils avaient tout emprunté, même leur art militaire aux Sarmates et aux Alains.

La Chine adopta aussi l'armement des Sarmates, leur cuirasse et leur cote de maille, leurs lourdes lances, leur casque conique, leurs flèches caractéristiques, à tête triangulaire, leur poignard court à pointe recourbée, le harnachement de leur cavalerie, leurs longues épées à pommeau et garde de jade.

Les ornements de jade sont des plus communs dans les tombeaux de la Russie méridionale (tombeaux sarmates).

L'habitude sous certaines dynasties chinoises d'enterrer des douzaines de statuette en argile (dieux de la mort), figurant la procession funèbre, est iranienne.

Parmi ces statuettes, on reconnaît le lion-griffon cornu qui est iranien, et un autre type moitié homme, moitié lion dont la tête est couverte d'une peau d'éléphant. D'autres statuettes, du genre grotesque, de conception sarmate, se trouvent à la douzaine, dans les tombeaux chinois de la dynastie des Han.

On découvre encore la même crécelle dans les tombes scythes et chinoises, les mêmes formes de miroirs, de chaudrons dans les tombes sarmates et chinoises.

Le motif décoratif du griffon à tête et yeux d'aigle est constamment employé par les Chinois de la dynastie des Han ; il en est ainsi de motifs floraux figurant les extrémités des animaux.

p.240 La caractéristique du système ornemental de la dynastie des Tcheou (1122-249 avant J.-C.) est la représentation d'animaux fantastiques de quatre types : 1° un griffon à tête de lion cornu, avec crête ; 2° un griffon avec tête d'aigle, muni d'oreilles et d'une crête ; 3° un dragon ou serpent-griffon, à tête cornue, avec dents et quelquefois avec oreilles ou crête ; 4° même dragon, mais sans cornes.

Ces types d'animaux composites ne sont pas chinois, bien que de facture chinoise : ils sont tout à fait caractéristiques de l'art assyro-babylonien, dérivé de l'art sumérien. (Rostovtzeff : *Iranians and Greeks in South Russia*).

Voyons plus tard, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, où s'opéra une transformation complète des arts de la Chine, c'est-à-dire à l'époque de

La civilisation chinoise moderne

l'introduction du bouddhisme dans l'empire des Han : « l'influence des idéaux et des arts de l'Inde, dit Bushell, qui fait autorité, fut *all-pervading*. »

« L'art chinois, lui, n'était que convention et routine ; l'art bouddhique le sortit de cette stagnation. » (Bushell).

Mais qu'était cet art bouddhique ? Vous le savez : de récentes découvertes au Turkestan chinois et au Honan (Chine centrale) démontrent que l'école de Gandhara initia l'Inde, la Chine et même le Japon aux beautés, à la perfection de l'art grec.

Alexandre ne fut donc pas seulement un grand guerrier : il se révéla, aussi, grand organisateur. Ce fut bien lui qui prépara la dominance de l'art et aussi des sciences helléniques dans presque toute l'Asie avec l'Hindou comme truchement.

Les annalistes chinois reconnaissent eux-mêmes qu'avec le bouddhisme ils reçurent le don de la culture grecque ^{p.241} artistique et scientifique. Toute leur civilisation, ajoutent-ils, en fut transformée, vivifiée. Bushell le reconnaît : « Ce fut l'âge d'or des arts, mais aussi l'apogée des lettres et de la poésie. »

Ce fut la grande période des Tang, dont s'enorgueillit la Chine. Mais cette renaissance ne pouvait se maintenir : sous la dynastie suivante des Song s'affirme la décadence : non seulement, les arts dégénèrent, mais aussi les lettres. On n'écrivit plus que des commentaires, des encyclopédies, pendant que tous les canons artistiques s'altéraient, se déformaient.

Mais, nouveau réveil à l'époque des Ming (XIV^e siècle). Qui en fut le promoteur ? Le grand khan mongol Kou-blai, lequel dépeupla l'Asie centrale et occidentale, y compris une partie de l'Europe, la dépeupla de ses artistes et savants, de ses ingénieurs pour en orner la Chine qu'il dominait, en faire le plus puissant, le plus cultivé, le plus prospère des empires, dépassant Rome et Byzance.

En ce qui concerne la céramique, on sait que la première porcelaine chinoise peinte est décorée de caractères arabes entourés de fleurs stylisées témoignant d'une forte influence persane (Bushell).

On n'ignore pas non plus que les fameuses tuiles vernissées, jaunes, vertes, bleu turquoise des temples impériaux à Pékin rappellent entièrement la technique chaldéenne et persane.

La civilisation chinoise moderne

C'est aux Arabes que la Chine doit la technique du verre émaillé.

Quant à l'art des émaux, les Chinois eux-mêmes avouent qu'il est originaire de Byzance.

En ce qui concerne la céramique en général, un fait qui étonne, c'est que cet art n'ait pu atteindre que très tard ^{p.242} son plein développement. Comme le dit très bien Bernard Rackham, les vases fabriqués avant l'ère chrétienne appartiennent à la catégorie dite « primitive » et sont souvent considérés comme n'ayant qu'une valeur ethnique. Cette poterie ne brille point par la variété : cependant, certains vases non vernissés de la dynastie des Tcheou, sont d'une réelle beauté. (On sait que le fondateur de cette dynastie était d'origine turco-iranienne et 'que, de tout temps, des relations très actives existèrent entre la Chine et l'Asie centrale et occidentale par la voie du Turkestan). Des fouilles récentes au Honan (Chine nord-centrale), ont mis à jour des poteries polychromes à motifs noirs ou blancs sur fonds rouges, d'une remarquable ressemblance avec celles d'Anou (Turkestan), et même avec celles trouvées en Grèce et en Sicile. En outre, parmi beaucoup d'objets archaïques recueillis en Chine, on ne peut que reconnaître l'influence de Suse et de la plupart de ses modèles. Du point de vue technique, cette céramique des Tcheou était toutefois loin d'être parfaite et il faut arriver à la dynastie des Han (deux siècles avant J.-C. et deux siècles après) pour constater un réel progrès artistique.

Encore l'artiste chinois se trouvait-il en retard de plusieurs siècles sur celui d'Égypte ou de Grèce. Aussi, n'est-il pas surprenant que, postérieurement à la dynastie des Han, l'influence occidentale sur la céramique chinoise soit très marquée, à la fois dans l'inspiration et la technique.

Bref, qu'il s'agisse de céramique, de peinture et de sculpture ou encore de littérature, sciences et religion, et même d'économie politique, on est obligé de reconnaître que le Chinois a toujours manqué d'imagination, qu'il a été rarement un ^{p.243} créateur, mais plutôt un imitateur. S'il a souvent brillé dans le détail, les larges conceptions lui sont restées étrangères.

SCIENCES

Je dirai un mot de deux questions qui ont fait couler beaucoup d'encre : elles sont relatives au système astronomique chinois et à l'invention de la poudre à canon.

La civilisation chinoise moderne

Léopold de Saussure, l'homme compétent par excellence, m'écrivait le 2 juillet 1925 : « Vos vues sont en connexion intime avec mes conclusions : que le calendrier de la très ancienne dynastie des Hsia est une évidente application du système cosmologique indo-iranien... Constatation d'une importation en Chine des éléments de supériorité de la race aryenne. »

En ce qui concerne l'invention de la poudre, Marcelin Berthelot, notre grand chimiste, a reconnu qu'elle n'était pas d'invention chinoise pas plus que le feu grégeois. Le mérite de ces découvertes revient aux Grecs-Byzantins.

En résumé, si nous cherchons une originalité, des créations réelles en art et en sciences, nous sommes grandement déçus : c'est l'emprunt, toujours l'emprunt. Et en ce qui concerne la morale, ses disciplines, nous voyons, après l'ère bouddhique, reflorir le confucianisme jusqu'à nos jours et s'imposer plus que jamais malgré son insuffisance directrice, animatrice. Car tous ses préceptes essentiels se résument en deux mots : 1° Perpétuer la lignée ; 2° Sacrifier régulièrement sur l'autel ou la tombe des ancêtres ; 3° Assurer la conservation du patrimoine familial.

En un mot, tout est sacrifié au clan familial. Aucune allusion n'est faite au bien public, à l'intérêt général, encore moins à la patrie.

p.244 Et aujourd'hui encore, le Chinois en est à l'âge familial, patriarcal et il ne saurait s'en évader du jour au lendemain.

Mais, dans l'ordre intellectuel, pourquoi le Chinois a-t-il été si peu créateur ? s'est-il enlisé des siècles durant, ne retrouvant un peu de vie que par des apports de l'étranger à des époques bien reconnues aujourd'hui ? Nous l'avons expliqué.

Aucun renouvellement, rajeunissement non plus, de l'élite ; malgré l'existence tant prônée d'un système d'examen ouvert à tous, les élus se trouvaient toujours appartenir aux grandes familles. Point de place dans le mandarinat pour les fils du peuple.

En qualifiant la Chine de grande démocratie, on a confondu le patriarcat, une apparence d'égalité, avec une autocratie véritable.

Mais comment se fait-il qu'au cours de tant de siècles il ne se soit trouvé personne pour secouer la tyrannie du vieux lettré, transformer le système

La civilisation chinoise moderne

d'instruction, ce rituel déprimant, fatal au développement cérébral ? La race a donc manqué de potentiel, n'a su que vivre du passé et dans le passé, incapable d'un effort libérateur ?

Mais quelle est la raison de cette carence ? Sans aucun doute la réaction constante, funeste de cet éteignoir dont j'ai parlé, de cette masse de négroïdes et de métis inférieurs formant la majorité de la population chinoise et dont le sang avait fatalement imprégné l'élite par la voie facile de la polygamie largement pratiquée.

RÉGIME POLITIQUE

En Chine, il n'y a jamais eu d'unité politique pas plus que d'unité ethnique et sociale.

p.2455 Jamais pays n'a vu plus de révolutions, de guerres civiles ; et s'il a survécu, on peut déclarer qu'il le doit à son grand éloignement de l'Europe.

Sauf à de courtes périodes de leur histoire, les différentes provinces de la Chine ont vécu d'une vie autonome sous le contrôle, plus nominatif que réel, de Pékin, et, restant indifférentes au sort de l'une et de l'autre, même en temps de guerre.

Le vice-roi, ainsi que tous les grands mandarins, n'étaient que des collecteurs d'impôts. Ce sont les notables de chaque village, canton ou cité, qui administrent sous leur propre responsabilité, entretiennent eux-mêmes les routes et canaux de leur district.

Aussi, point d'âme collective en Chine, d'où pas d'effort collectif. Chacun ne vit que pour sa famille, son clan. L'intérêt général est ignoré. Le mandarin qui a payé sa charge, le droit à s'enrichir, n'est jamais sûr du lendemain. Il se hâte donc d'amasser pour ses vieux jours, se préoccupe de lui-même, non de son district. Il en est ainsi du haut en bas de l'échelle mandarinale.

Donc, si nous considérons l'élite, la classe privilégiée des lettrés, dont Confucius est le prototype, on ne peut que la déclarer en grande partie responsable de la situation ancienne et présente de la Chine. Elle vit isolée de la masse, dressée sur un piédestal, s'admirant, se glorifiant elle-même dans un orgueil insondable.

La civilisation chinoise moderne

Le système d'éducation, d'instruction qu'elle avait créé ne pouvait guère stimuler son intelligence, lui donner quelque vigueur créatrice. Aussi se figea-t-elle dans les acquisitions du passé, acquisitions dont il faut chercher la source en Asie occidentale.

D'un autre côté, ignorant cette maxime : « *mens sana* ^{p.246} *in corpore sano* », elle vécut de tout temps dans une paresse physique absolue, évitant le mouvement, l'effort, ne circulant qu'en palanquin, n'exerçant jamais ses muscles; dédaigneuse aussi des grands espaces, de cet aliment merveilleux qu'est le grand air, mais, par contre, avide les joies de la table et du gynécée.

Aussi, dans le domaine pratique, le mandarin toujours issu de la caste lettrée trop livresque, contemptrice de tout ce qui n'était pas ses Classiques, a-t-il été un piètre gouvernant : les grands concepts lui sont restés étrangers. Il n'a su ni assembler, ni coordonner ses acquisitions, ni édifier ensuite quand il s'est agi de l'ensemble des besoins du pays en liaison avec ses ressources. Pas même un budget général pour l'empire, un budget digne de ce nom.

Lorsque d'autre part vous considérez les grands organismes économiques de la Chine : chemins de fer, ports, usines, exploitations minières, vous êtes obligés de constater qu'en dehors de l'aide européenne le Chinois n'aboutit qu'à un rendement médiocre et même à un amoindrissement rapide de ses industries.

Les lignes ferrées qu'il exploite, si prospères au temps de la direction européenne, se trouvent aujourd'hui dans un état lamentable, voie et matériel roulant n'étant pas entretenus.

Le Chinois a-t-il su au moins s'organiser contre certains fléaux périodiques qui, depuis de longs siècles, l'assaillent régulièrement, contre l'inondation, par exemple, ou plutôt contre les maladies épidémiques ? Non : il est resté presque totalement impuissant devant elles : il est rongé par la tuberculose, la syphilis ; et le choléra, la peste, la variole, le typhus le déciment dans des proportions dont l'Européen n'a pas idée.

^{p.247} Il ignore à tel point l'hygiène qu'il est la victime de toutes les contagions et qu'il en est resté à l'âge de la pouillierie, de la vermine, pendant que galeux et teigneux sont innombrables.

La civilisation chinoise moderne

Comme, d'autre part, la mortalité infantile dépasse 50 %, il est vain, absurde de nous parler toujours de 400 millions de Chinois. Mes statistiques me permettent d'affirmer qu'il y en a tout au plus 300 millions et que la population n'augmente pas.

Un fait, toutefois, une religion a sauvé la Chine, l'a conservée à travers les âges : c'est le culte des ancêtres, le dogme de la procréation à outrance sous peine de toutes les calamités pour le transgresseur.

Cependant, c'est cette Chine, plus près du Moyen-Âge que de l'époque présente, qui a voulu passer brusquement en 1911 de son absolutisme millénaire au régime démocratique.

Vous savez ce que cette expérience vient de lui coûter en quatorze ans : la misère dans l'anarchie, une immense, poignante misère et 20 millions de sa population disparus par la guerre civile et la famine.

C'est là le bilan de la République chinoise depuis 1911 jusqu'à ce jour, le bilan d'une période de véritable régression qui n'a de comparable que l'expérience bolcheviste.

Et nunc erudimini gentes... Natura non facit saltus...

@

CHAPITRE XIV

LA JEUNE-CHINE

@

p.248 Malgré la situation anarchique présente de la Chine, j'ai pu circuler à l'intérieur, accomplir ma huitième mission, et surtout mener à bien l'étude géographique et économique que je m'étais proposée, en 1923, dans la grande province du Chansi confinant à la Mongolie.

L'étude de ce dernier pays m'a enfin fixé sur la capacité d'évolution de la Chine, en fonction de ses ressources naturelles, d'une part, du potentiel physique et psychique de ses habitants, d'autre part.

J'ai ainsi acquis les éléments d'une vue complémentaire de mes longues études précédentes en Chine Centrale et Occidentale et je crois pouvoir affirmer que j'atteins aujourd'hui à une vue d'ensemble sur la situation économique et, par suite, politique du vieil empire, qui ne saurait prêter à des conclusions optimistes. D'autant moins que la Chine constitue, à n'en pas douter, le pivot de la situation dans le Pacifique et, peut-on dire, le pivot de l'équilibre mondial.

C'est, en effet, pour cette proie économique, cet énorme marché, qu'aujourd'hui plus que jamais Angleterre, États-Unis et Japon luttent sournoisement, mais avec un acharnement qui ne peut aboutir qu'à un conflit.

D'autant plus que la situation se complique du fait de la p.249 rentrée en scène de la Russie et non sans vigueur avec le Bolchevik plus impérialiste que les Tzars et fort de son grand art à manier les masses orientales.

C'est cette situation que je vais tenter d'éclaircir, d'analyser dans ses répercussions d'ordre politique ou économique. Je ne manquerai pas aussi d'envisager les si importants problèmes des droits d'exterritorialité, de privilèges si battus en brèche aujourd'hui par la Jeune-Chine et pourtant plus que jamais nécessaires à l'Europe, à la cause de la paix. Il y a aussi la question « éducation nouvelle » et ses effets sur l'étudiant chinois.

À ce propos, une question qu'on m'a souvent posée est celle-ci : « Que pensez-vous de l'évolution actuelle de la Chine ? »

La civilisation chinoise moderne

Ce que j'en pense peut s'exprimer d'un mot, si l'on examine le seul point de vue social et non le progrès mécanique, son introduction récente en Extrême-Orient : cette évolution est surtout d'ordre « régressif ». Le Chinois revient à l'époque féodale de son histoire, à la rupture de toute unité politique et morale. Le maître actuel d'une ou de plusieurs provinces est le *iou kiun*, vrai dictateur militaire, haut baron qui a son armée à lui, ses prétoriens avec l'aide desquels il domine un territoire plus ou moins vaste, l'exploite pour son profit personnel et celui de son clan.

Si même une grande voie ferrée traverse son territoire, le *tou kiun* n'hésite point à s'en adjuger le plus clair des recettes.

Il en serait de même des revenus des douanes si une poignée d'Européens, représentant les grandes puissances créancières, n'avaient la garde de cet argent.

C'est encore le *tou kiun* qui pousse à la reprise, dans ^{p.250} certaines provinces, de la culture du pavot indigène.

Donc, les clans politiques qui exploitent présentement la Chine ne se contentent pas de mettre la main sur les ressources du pays, de saisir la propriété publique ou même privée à leur convenance, mais ils favorisent encore tout vice rémunérateur pour eux.

Et à quel prix pour le peuple ? Au prix naturellement de son amoindrissement physique et moral, au prix de la réduction de la pitance quotidienne, pourtant déjà si maigre, du paysan et de l'ouvrier.

On n'ignore pas, en effet, que la production agricole de la Chine suffit à peine, en temps ordinaire, à nourrir sa population, *a fortiori* quand il y a sécheresse ou inondation. Il s'ensuit donc que la reprise et l'extension rapide de la culture du pavot dans presque toutes les provinces, est une calamité de plus, par la réduction de la surface cultivée en céréales.

Est-ce bien le moment de pareille réduction, alors que s'accroît la fréquence des famines ?

Telle est la situation économique présente, sinon créée, en tous cas aggravée par le régime des *tou kiuns*, un régime qui menace d'empirer encore du fait de l'agitation hystérique de la gentry écolière, des étudiants, comme ils se qualifient

La civilisation chinoise moderne

tous en Chine, même quand ils n'ont pas encore atteint leur douzième printemps.

Le bourdonnement incessant de ces jeunes frelons, leur activité capricante, désordonnée, s'épuiserait vite, ne serait pas inquiétante, si elle n'était dirigée, soutenue à un certain degré, par des éléments étrangers qui ont une volonté, eux, un programme, veulent démocratiser à tout prix, au risque d'ameuter tous les Jaunes contre la race blanche.

p.251 Bref, la nouvelle caste des étudiants, profondément dévoyée, et, par suite, dédaigneuse d'un passé qui eut de la grandeur sous sa forme patriarcale, la nouvelle caste se jette à corps perdu dans l'inconnu, vers des panacées politico-sociales dont elle ignore le sens même et encore plus la portée.

Le développement psychique du Chinois, son âge biologique, lui interdit, en effet, pareille compréhension et, par suite, toute sélection utile parmi ces idées nouvelles, saines ou malsaines, qui lui viennent de l'Est ou de l'Ouest.

Dans ces conditions, l'étudiant, le mandarin nouveau-style, ne peuvent qu'engendrer le trouble, l'anarchie : c'est là le fait brutal que nous constatons dans tous les domaines et sur lequel nous reviendrons.

Cette évolution désordonnée se caractérise aussi par un renouveau de xénophobie très agressive que les esprits peu avertis, des touristes-missionneux, qualifient de patriotisme, de nationalisme. Trop de gens s'imaginent vraiment qu'il suffit de séjourner quelques mois à Shanghai ou Pékin, c'est-à-dire au seuil de la Chine, d'y récolter quelques « tuyaux », pour avoir le droit de disserter ensuite à perte de vue sur cet immense pays et son évolution si complexe.

Je viens de faire allusion à la xénophobie agressive des Jeunes-Chinois : je ne pus que la découvrir sous mille indices dès mon arrivée à Hong Kong et Canton, puis dans la Chine centrale ; enfin dans le Nord et jusqu'au fond du Chansi, de cette province pourtant paisible, la seule même où régner l'ordre, la paix, grâce à l'intelligente énergie du gouverneur Yen, type de l'ancien vice-roi avec de grandes qualités administratives.

Parlant tout à l'heure du régime des *tou kiuns*, de p.252 l'état anarchique qu'il comporte, j'ai dit que le petit monde des étudiants, c'est-à-dire des futurs dirigeants de la Chine, ne contribue que trop à aggraver les troubles actuels par

La civilisation chinoise moderne

son agitation incessante, désordonnée. C'est là un fait sur la gravité duquel tous les Européens ou Américains vivant en Chine sont pleinement d'accord et ne manquent pas de déplorer dans leur presse, ainsi que dans les conseils des Chambres de Commerce.

Inutile d'ajouter que le Chinois, lui, est plus touché encore par cette situation que l'Européen.

La gent écolière intervient en tout et partout, voire même, et principalement, en politique étrangère : les problèmes intérieurs, les luttes acharnées entre clans ne suffisant pas à sa dévorante activité.

Combien de fois, ces dernières années, le Gouvernement central n'a-t-il pas été sommé d'avoir à se conformer à telle ou telle directive à l'égard d'une nation étrangère, directive émanant de comités d'étudiants. C'est surtout au moment de la Conférence de Washington que ces comités s'en sont donné à cœur joie.

Les boycottages si sérieux dont le Japon a tant souffert ont été naturellement organisés par les étudiants, soucieux avant tout de se mettre en évidence, même au risque de complications, d'embarras graves pour le Gouvernement.

Le plus étrange, c'est que les maîtres du jour en Chine ont une véritable crainte de ces bandes bruyantes d'écoliers, redoutent les gestes, les attitudes de ces ténors d'opérette qui prétendent jouer sur la scène du monde, s'y faire admirer.

Rien de plus caractéristique d'ailleurs du Chinois que ce cabotinage, ce besoin de parader, de monter sur des ^{p.253} tréteaux, ne serait-ce que pour y battre du tambour.

L'étudiant se mêle donc de tout et qu'il s'agisse de questions extérieures ou encore d'économie politique ou financière, il signifie ses commandements à tous avec menace de représailles s'il n'est pas écouté, menaces en particulier de dénonciation de tel ou tel gouvernant dont la conscience n'est pas tranquille.

L'accusation la plus redoutée par les hommes au pouvoir n'est pas celle de concussion, péché véniel en Chine, mais plutôt celle de corruption... par l'or étrange : *mai kouo* (vendre son pays), accusation très facilement lancée par de jeunes cerveaux excités.

La civilisation chinoise moderne

Je ne peux manquer de signaler aussi la fréquence de l'action directe chez l'étudiant : par exemple, ses descentes dans la rue. Tous les Européens ayant quelque peu séjourné en Chine ont vu se dérouler de ces longues, infiniment longues processions avec drapeaux, étalant des inscriptions vengeresses, des revendications fulgurantes à l'emporte-pièce.

Et qui forme la masse de ces processionnaires ? Des bambins, des éphèbes des deux sexes étonnamment sérieux ou plutôt au visage si peu expressif, clamant d'une voix flûtée les droits souverains de la Chine... et ceux des écoliers.

La foule regarde intéressée, ironique : elle aime tant le théâtre, la comédie, tout ce qui lui en rappelle les distractions.

Processions dans la rue, c'est bien inoffensif généralement, sauf à certaines heures de boycottage de l'étranger ; mais ce qui est plus sérieux, nous cause toujours de l'étonnement à nous Européens, un étonnement profond, c'est l'existence de la grève, de grève véritable à l'intérieur des ^{p.254} écoles. Ces grèves qui durent des semaines, des mois quelquefois, sont décrétées par un comité d'élèves qui formule certaines revendications d'ordre général ou entend signifier son mécontentement à son directeur, à ses professeurs.

Une revendication courante bien connue des étrangers est celle qui consiste pour l'élève à discuter le programme des études, à fixer la teneur, l'étendue de ce programme. Avant tout, il entend réduire la durée de ses études, la réduire suivant sa seule fantaisie, allant jusqu'à maltraiter ses maîtres, en exiger le renvoi si ceux-ci ne se soumettent pas à ses caprices.

Les faits divers de la presse chinoise et étrangère mentionnent presque chaque semaine quelque bruyante révolte d'écoliers, quelque grève d'éphèbes dressés contre l'administration scolaire ou les professeurs, dressée furieusement contre tous ceux qui voudraient les initier à une certaine discipline en même temps qu'à la science.

Il y a aussi la grève politique, celle qui se déclenche lorsque les gouvernants passent outre aux directives des comités.

Tels sont les déplorables effets qu'ont eus, sur de jeunes cerveaux, ces articles d'importation récente en Chine qui s'appellent liberté, démocratie.

La civilisation chinoise moderne

Liberté : l'étudiant en use ; on voit comment il la comprend, au grand désespoir de sa famille, de ses maîtres, au grand détriment de son avenir, de sa capacité d'action, d'évolution. Et, c'est à pareille époque de son histoire, d'une transformation sociale et économique des plus difficile, semée de tant de dangers, que l'étudiant chinois ne sait se conduire qu'en enfant terrible.

Le plus étrange, c'est que ce désordre, ce chaos dans ^{p.255} l'école, l'Université, se prolonge, dure depuis des années sans que personne ose y mettre bon ordre. Tous les corps constitués se laissent brimer, y compris les guildes de banquiers et gros commerçants, qu'on somme, un jour, d'avoir à cesser toutes transactions avec telle Puissance étrangère ; celle-ci ayant montré, semble-t-il, à l'étudiant, un insuffisant respect des droits souverains de la Chine, en ayant blessé la noble face.

Tel est l'écolier d'aujourd'hui en Chine : une mouche de coche par trop bourdonnante et brouillonne.

Il est cependant juste de dire, en atténuation de ses fautes, que l'étudiant a été en quelque sorte encouragé dans son attitude actuelle, sa création de Comités de Salut Public, encouragé dans certaines de ses revendications les moins justifiées par une organisation philanthropique étrangère des mieux intentionnée, mais qui croit utile, bienfaisant de transformer brusquement le Chinois à son image ou plutôt à celle de son pays, d'en faire la grande démocratie de l'Asie.

Cette confrérie prêche donc l'émancipation, la « self-determination » dénonce toutes les atteintes à la liberté, soit politiques, soit sociales. Mais elle a commis l'imprudence d'ignorer l'âge *psychique* du Chinois, son stade d'évolution. Elle lui a inculqué des principes exigeant pour être compris et sagement appliqués une maturité, un équilibre mental qui n'est encore l'apanage que de certaines démocraties européennes ou américaines.

Bref, on veut faire courir le Chinois avant qu'il ne sache bien marcher.

Par exemple, l'écolier n'a-t-il pas été instruit à se considérer comme ayant tous les droits d'un citoyen éclairé ? D'où pour lui l'obligation morale de s'intéresser à toutes ^{p.256} les manifestations de la vie politique ou économique de son pays ; l'obligation d'intervenir par la parole, par les actes chaque fois que les gouvernants ou corps constitués semblent oublier leur devoir.

La civilisation chinoise moderne

Pareille intuition, justesse d'appréciation est, paraît-il, possible chez de tout jeunes gens, même quand il s'agit d'interpréter de difficiles problèmes nationaux ou internationaux.

Aussi l'étudiant chinois déjà si enclin à s'exagérer son importance, à croire que lui seul est capable d'assurer les destins de son pays, cet étudiant n'a pu que profiter au maximum de pareille leçon et, par suite, prendre vite l'habitude de clamer à tort et à travers ses droits de citoyen, de citoyen conscient entre tous, puisque lettré, membre d'une vieille caste privilégiée.

J'allais oublier de dire que certaine catégorie de jeunes filles, l'étudiante, s'efforce d'imiter si bel exemple, de se signaler par ses revendications et prétentions, même l'écolière embrigadée sous une égide aussi austère que celle de la Y. M. C. A.

Par exemple, en octobre 1923, cette organisation ne convoquait-elle pas à Hang Tcheou, en un congrès, ses adhérentes de diverses provinces dans le but — vous ne devineriez jamais — de « solutionner les grands problèmes sociaux et industriels de la Chine ».

Rien moins que cela !

À ce propos, un grand quotidien anglais de Shanghai publiait, l'an dernier, une lettre tout à fait significative d'un correspondant occasionnel intitulée : « Miss Americana ». Il présentait cette demoiselle sous ses aspects divers en Chine : doctoresse, institutrice, missionnaire, globe-trotter et conférencière.

Beau type de vieillard de T'ai Yuan Fou (Chan Si), à peau blanche et œil bleu, à nez aquilin assyroïde.

^{p.257} L'auteur de cette lettre glosait ironiquement, mais sans parti-pris ou malice, sur la ferveur touchante de Miss Americana pour la démocratie et sa volonté passionnée de la faire triompher sur l'univers entier (all over the world).

Il disait aussi l'ardeur de sa foi dans l'égalité des races, des intelligences, la nécessité d'émancipation de tous les peuples, sa foi dans la transformation de l'humanité, la conversion rapide de centaines de millions de *heathen*, de païens jaunes, réalisations dans lesquelles les États-Unis joueraient le rôle principal.

L'auteur de la lettre terminait en affirmant que l'éducation panachée actuelle, moitié étrangère, moitié nationale donnée aux Chinois, et surtout l'enseignement

La civilisation chinoise moderne

américain, était la cause véritable de l'indiscipline extravagante de la génération présente des étudiants.

Il ajoutait : « Miss Americana does evil in China, but means so well ! » Sa foi, sa candeur sont vraiment touchantes !

En octobre 1923, me trouvant à Pékin, j'appris qu'une dame américaine, *lecturer and magazine writer*, y donnait des conférences.

Voici les sujets qu'elle traitait dans des collèges de jeunes filles : « Ce que la jeune Chinoise peut faire : 1° pour atteindre à la paix générale ; 2° pour créer une langue universelle ; 3° pour réaliser l'égalité de l'homme et de la femme ; 4° pour arriver à la coopération de toutes les religions connues ; enfin 5° pour mettre sur pied une civilisation neuve basée sur la science et la foi, vrais solvants à jeter au creuset d'où jaillira la paix mondiale. »

Cette dame avait des panacées pour tous les maux, pour toutes les erreurs de l'humanité ; et elle les débitait ^{p.258} avec une pieuse conviction à des jeunes filles dont les mères et grand'mères, si de condition élevée, ont toujours vécu en dehors des agitations de ce monde, au fond d'un yamen ou d'un kong kouan (riche maison particulière), aussi recluses que la femme turque.

On n'ignore pas, en effet, que jusqu'ici la femme en Chine, même de qualité, a été maintenue systématiquement dans l'ignorance et considérée comme inexistante socialement, privée même de toute autorité dans la famille. La femme ne compte donc pas en Chine, n'a pas compté depuis de longs siècles. Et, si les ancêtres ont bâti des écoles pour leurs fils, il ne leur est, certes, jamais venu à l'idée d'en créer pour leurs filles, pour ces pauvres êtres tenus avec leur mère à l'écart de la table paternelle, relégués au fond de l'habitation avec les concubines et les servantes ¹.

Il est inutile d'insister sur les effets d'atavisme, sur la misère psychique, intellectuelle engendrée par une semblable éducation chez la femme chinoise, sans compter la claustration systématique, rituelle.

Et c'est à ces pauvres cerveaux figés depuis des siècles, des millénaires, dans le balbutiement de l'enfance, qu'on prétend inculquer brutalement tout le fatras

¹ La Chine, toutefois, depuis quelques années, a ses écoles officielles de filles.

La civilisation chinoise moderne

de la sociologie moderne, toutes ses chimères, une nébuleuse idéologie qui n'a de sens, d'intérêt que pour certains esprits exaltés, morbides, doués de plus d'émotivité que de raison.

Des conférenciers des deux sexes d'Europe et d'Amérique : combien ne s'en est-il pas abattu sur la Chine ces dernières années ! Certains avaient un nom, une valeur réelle ; d'autres étaient de purs mystiques sociaux. Les ^{p.259} premiers eussent pu impressionner utilement leur auditoire s'ils avaient été capables de s'adapter à son mode de penser, à sa formation ancestrale encore très en retard sur la nôtre. Mais comme ils ignoraient tout du milieu ethnique, du milieu social chinois, ils ne surent que discourir « à la mode de chez eux », c'est-à-dire qu'ils s'exprimèrent dans le langage qu'ils auraient tenu à des groupes européens très évolués.

Ils ne pouvaient être compris.

Leurs dissertations morales ou philosophiques n'ont donc servi qu'à troubler les cerveaux de leurs auditeurs, des étudiants pour la plupart, à les égarer sur des voies, vers des expériences dangereuses.

On a tout prêché y compris le communisme, le bolchevisme et le... malthusianisme.

Mais de tous les métaphysiciens sociaux qui sont venus vanter leur évangile à la Chine, le plus curieux, le moins compréhensif a été, sans aucun doute, Bertrand Russell.

Personne n'avait encore semé l'illusion, la flatterie à un aussi haut degré ; personne encore n'avait vu la Chine avec des verres aussi déformants, d'où le danger de sa propagande.

Il aurait une excuse, celle de n'avoir été qu'un « passant » en Chine. Quand même, on sent trop l'idée préconçue, une vision du vieil empire en un mirage qu'il voudrait d'essence socialiste. On devine même qu'il est venu chercher ici, et a cru trouver, une « terre d'élection », celle capable de réaliser son idéal social d'un paradis terrestre.

Écoutez-le : « La Chine a découvert et pratiqué, des siècles durant, un genre de vie (indolence) qui, s'il était adopté par tout le monde, ferait le bonheur de l'Univers. ^{p.260} Mais l'Européen n'en a pas voulu, parce qu'il est pour le progrès,

La civilisation chinoise moderne

lui, source de tant de maux. L'indifférence du Chinois au changement, sa passivité, sont moins nuisibles, certes, que la vitalité, l'énergie de l'Européen. »

Il continue : « Le Chinois ne recherche d'autres biens que la justice et la liberté ». Il est ici bien évident que Bertrand Russell ignore tout de l'organisme social, des caractéristiques mentales du Chinois ; il ignore le passé comme le présent. Le passé : une terrifiante histoire de cataclysmes politiques et de souffrances chroniques. Le présent, le nouveau régime qualifié démocratique : tout le monde le connaît : un despotisme dur entre tous.

Bertrand Russell nous apprend encore que l'étudiant chinois constitue un des plus beaux types intellectuels de l'humanité existant. Cette affirmation lui suffit ; il supprime d'un trait cette stagnation de la Chine, cette incapacité à évoluer des siècles durant. Il ne tente point de l'expliquer, tel un biologiste, par un manque de « potentiel » cérébral, l'absence de cette activité créatrice de la race blanche qui a transformé l'Europe, le monde. Non, poussé par son idée fixe, cette croyance mystique que la Chine est la « terre d'élection » pour le paradis socialiste, il s'abstient de regarder autour de lui, d'interroger : tout doit être beau, brillant, supérieur à ces sociétés humaines d'Europe, d'Amérique, dont « l'absurde énergie jette le trouble partout ».

Aussi reconnaît-il nettement que les étudiants de la Chine, ces jeunes réformateurs, comme il dit, sont en voie de mettre sur pied une société humaine, une culture infiniment meilleure (immeasurably better) que cet organisme usé, grinçant qui s'appelle la civilisation européenne.

Bref, l'apôtre socialiste finit par émettre ce conseil :

p.261 « L'homme qui estime la sagesse (inertie), la beauté et les joies de la vie (joies matérielles, j'imagine, si prisées du Chinois) doit aller en Chine. »

Le Chinois riche actuel pense tout le contraire : chaque fois qu'il peut échapper à l'emprise de son milieu actuel, il se hâte de transporter ses pénates dans les grands ports ouverts, sur les concessions européennes. Celui des provinces du Sud se réfugie en masse dans la colonie anglaise de Hong Kong.

Mais quelle conclusion tirer des prêches du conférencier socialiste, de ses louanges hyperboliques à la jeunesse des écoles ? Qu'une fois de plus cette jeunesse a été exaltée dans son orgueil, ce stupéfiant orgueil qui toujours

La civilisation chinoise moderne

caractérisa la classe des lettrés, de ces vieux mandarins si pleins de dédain pour les Barbares d'Occident. L'histoire nous apprend même que ces lettrés figés dans leurs concepts périmés ne voulurent jamais rien comprendre, le siècle dernier, à l'évolution humaine, aux nécessités nouvelles économiques ; d'où les cruelles leçons que reçut de l'Europe le vieil empire cristallisé.

Donc, l'ancienne caste des lettrés, si intéressante par certains côtés, si amoureuse de culture avec un code social non sans grandeur, cette caste par son orgueil, son mépris de tout ce qui n'était pas une émanation d'elle-même, a fait le malheur de la Chine.

Mais n'est-il pas à craindre que la nouvelle génération, gâtée par certaine éducation sur laquelle il est inutile d'insister, ne tombe dans les erreurs des vieux lettrés, ne les aggrave même du fait qu'elle se place bien au-dessus de ces derniers ?

En effet, n'est-elle pas en train de s'initier aux sciences dites occidentales, sciences qu'ignoraient les ancêtres. ^{p.262} Surtout le Jeune-Chinois a toutes les audaces, se croit toutes les aptitudes. Mais avec la complexité des problèmes modernes, avec les besoins nouveaux de la Chine, la transformation nécessaire de son vaste territoire si peu homogène, aucun gouvernement de quelque stabilité ne sera capable de s'organiser par le seul effort de la génération présente : son insuffisance égalera sa suffisance. Et l'anarchie présente ne fera que grandir jusqu'au cataclysme final, la rupture définitive de toute unité, sinon la perte de toute indépendance réelle. Espérons que cette jeunesse comprendra enfin.

Sinon, quels espoirs fonder sur une élite sociale qui ne se plie à aucune discipline ni familiale ni scolaire, ni légale, entend faire table rase du passé, de toutes ses traditions religieuses ou philosophiques ?

Si encore elle daignait se soumettre aux formes classiques de l'enseignement des sciences modernes. Mais non : dans sa crainte réelle de l'effort, eïle cherche à le réduire à un minimum qui le rend presque stérile pour l'intelligence. Et ces maigres études sont constamment coupées d'interruptions par la cessation voulue de tout travail, par la grève en un mot, sans compter les manifestations de tout genre, politiques surtout, qui viennent si souvent troubler les études.

La civilisation chinoise moderne

Vraiment l'étranger, comme on l'a vu, l'Américain en particulier, a sa responsabilité dans cette situation : il a trop prêché en doctrinaire de la liberté, des droits de l'homme, formulé trop de panacées sociales. Il a ainsi affolé les cerveaux, en crise de changement sans doute, mais inaptes de par leurs traditions, leur vie ancestrale si limitée dans le cadre familial et géographique à séparer l'ivraie socialiste du bon grain démocratique.

p.263 Et encore ce bon grain ne saurait germer du jour au lendemain sur la terre de Chine en ce pays de l'absolutisme, dont la forme patriarcale a été parée faussement de l'étiquette de gouvernement par le peuple.

Donc, à côté des mystiques dangereux, trop de gens bien intentionnés, férus d'altruisme sont venus aggraver une crise sociale qui aurait pu se résoudre avec quelque prudence, une meilleure compréhension du psychisme chinois, de ses formes d'adaptation modelées sur de solides traditions, sur une discipline familiale des plus efficaces.

Sous prétexte de démocratie, d'émancipation de l'individu, on a malheureusement touché à la famille, c'est-à-dire au grand frein social chinois : d'où le désordre actuel dans les écoles, les universités, comme dans le pays.

Il n'est que temps de revenir à certaines traditions d'une grande portée sociale et, pour le Chinois, son meilleur héritage du passé, son meilleur guide.

L'étudiant, on l'a mis en serre chaude : il convient de le laisser au contraire se développer plus lentement en liaison étroite avec certains de ses concepts ancestraux, dont la durée de l'empire à travers tant de vicissitudes a prouvé la grande valeur.

Certains mandarins de la vieille école que j'ai connus étaient pleins d'intelligence pratique et de bon sens, excellent à manier les masses, à les maintenir dans le devoir. Le gouverneur actuel du Chansi, Yen, en est un vivant exemple. Il sait allier au mieux le modernisme avec la tradition ; aussi sa province jouit-elle d'une paix profonde.

Les missionnaires catholiques, de leur côté, ont su rester dans la tradition chinoise même en leur rôle d'éducateurs modernes. Aucune théorie politique, démocratique ou p.264 autre, n'est formulée par eux et surtout ils se sont bien

La civilisation chinoise moderne

gardé d'ériger leurs élèves en censeurs de l'ordre établi, en inspirateurs du ministre de l'Instruction publique ou des Affaires étrangères.

Leurs écoles où domine le souci de grandir le prestige de leur pays en même temps que les aptitudes de l'élève chinois, pourraient se développer considérablement, en particulier l'Université de Shanghai, cette belle création française, si leurs ressources n'étaient aussi médiocres.

La France officielle, en effet, n'est plus assez riche pour leur venir sérieusement en aide. Il devient donc nécessaire que le monde économique, en particulier certaines grandes banques, se décident enfin à suivre l'exemple tant de fois donné par des Anglais et Américains. En effet, nombre d'écoles en Chine sont uniquement entretenues par des donations de particuliers ou, plus généralement, de grandes organisations bancaires ou commerciales. N'ai-je pas vu la maison anglaise Jardine, la maison Butterfield s'inscrire au bénéfice d'une fondation scolaire pour la somme de 50.000 livres sterlings chacune ? Même des Chinois font l'offre de sommes considérables à des écoles dont l'étiquette est étrangère. J'en sais un qui a donné jusqu'à 100.000 dollars d'un seul coup, le Cantonais Ho Tong.

Pourquoi le Français en Chine, banquier ou commerçant qui en a les moyens, ignore-t-il jusqu'ici les besoins de nos œuvres, de nos écoles ou de nos laboratoires si pauvrement dotés cependant par notre gouvernement, en raison surtout de la dépréciation du franc ? Pourquoi donc le Français n'aurait-il pas de temps en temps le geste de générosité de l'Anglais ou de l'Américain, sans compter le Chinois ? Ne serait-ce point s'honorer ^{p.265} lui-même que de permettre à la France une lutte d'influence par la science, lutte de plus en plus difficile chaque année avec la réduction des moyens ?

J'ai encore à dire un mot des « returned students », dont il est tant parlé dans la presse d'Extrême-Orient.

Ces étudiants, retour d'Europe ou d'Amérique, ont causé de grandes déceptions aussi bien à leurs compatriotes qu'aux étrangers qui avaient favorisé leurs études, en attendaient d'appréciables résultats.

On les accuse généralement : 1° de montrer peu d'aptitudes et d'ardeur au travail ; 2° d'imiter servilement l'Européen, surtout dans ses mauvaises habitudes ; 3° de ne plus rien connaître de la Chine, de ses caractéristiques, de

La civilisation chinoise moderne

ses tendances, de sa littérature même et de son histoire ; 4° d'exagérer leur connaissance des sciences étrangères, de n'en avoir souvent acquis qu'une teinture sans utilité pratique ; 5° d'afficher une supériorité, des ambitions hors de proportion avec leurs capacités.

Cependant si beaucoup de jeunes gens s'exagèrent leur science, se montrent de piètres techniciens, il serait excessif de généraliser. Je connais en Chine des « returned students » qui ont largement profité de leur séjour en Europe, ont acquis une culture, une science qui en fait d'utiles serviteurs de leur pays.

Il paraît qu'on ne peut en dire autant de ceux qui reviennent d'Amérique où les études seraient beaucoup moins rigoureuses qu'en France et en Belgique, par exemple.

Quoi qu'il en soit, le reproche qu'on peut faire à la plupart de ces jeunes gens, c'est que, sitôt de retour en Chine, ils retombent sous l'influence néfaste de cette ^{p.266} vieille tradition qui a fait du mandarin, c'est-à-dire du fonctionnaire, l'homme envié entre tous, le seul auquel vont naturellement honneurs et richesses.

Les clans au pouvoir sont donc assaillis par un trop grand nombre de ces jeunes gens, en quête d'une vie facile et brillante où l'art de la parole, le jeu de l'intrigue politique, si naturel au Chinois, peuvent être infiniment plus productifs que toutes les technicités.

Politique et mandarinat, telles sont donc les suprêmes attractions pour tout Chinois, qu'il soit sorti ou non de son milieu social.

Pareille tournure d'esprit ne saurait mener à grand'chose, s'est déjà montrée plus stérile que féconde ; surtout elle aboutit difficilement à la formation des caractères solides, aussi agissants que prudents dont la Chine a tant besoin. Aussi, à l'heure présente, c'est la continuation des luttes intestines, des basses querelles de clans où le *tou kiun* seul trouve son compte : c'est l'enlisement de la Chine de plus en plus marqué.

Il est toutefois un titre d'honneur qu'une revue américaine, la *Far Eastern Review*, revendiquait, il y a quelque temps, pour le « returned student », celui d'avoir « changé la monarchie en république, le despotisme ancien en des formes démocratiques, d'avoir réalisé le passage du conservatisme au libéralisme ».

La civilisation chinoise moderne

Or, considérez l'histoire récente et présente et voyez l'ironie des faits : la Chine a bien changé d'enseigne, arborant celle de République, mais combien ce symbole jure avec la réalité !

Le régime démocratique en Chine ! Mais le roi du jour est le *tou kiun* dont les soldats, des mercenaires, lie de la population, sont la terreur des cités comme des ^{p.267} villages qu'ils pillent sans merci, enlevant même femmes et jeunes filles pour leur distraction.

D'un autre côté, dans un grand nombre de provinces, il n'y a plus de sécurité pour l'Européen ou l'Américain : ils sont menacés à la fois dans leur existence et dans leurs biens. Leurs navires qui circulent sur les grands fleuves intérieurs sont attaqués, constamment criblés de balles par des hordes de soldats-bandits qui escomptent un échouement, un beau pillage.

Il serait trop long d'énumérer cette triste série d'attentats dans la vallée du Tang Yze ou de Si Kiang où trop nombreuses ont été les victimes, sans compter l'assassinat ou encore l'enlèvement, en d'autres régions, d'inoffensifs missionnaires, de dames anglaises et américaines, dans le but d'en tirer des rançons. Inutile d'ajouter ce que pareille captivité a de douloureux.

Bref, la situation en Chine peut se caractériser en deux mots : dictature au petit pied sous différents chefs militaires qui se combattent mutuellement : d'où guerre civile, anarchie, misère générale. En outre, menace permanente pour le commerce de l'étranger et pour sa vie même.

Nous sommes donc bien loin de cette heureuse transformation qu'avait rêvée Washington, il y a deux ans, lors de la fameuse Conférence ; bien loin de cette réalisation si naïvement escomptée par les États-Unis : la mise sur pied définitive d'une grande démocratie jaune par le seul effet de l'octroi de larges concessions, de droits souverains.

Des droits souverains à la Chine : sans doute, mais encore faut-il qu'elle ait un gouvernement, une autorité centrale responsable : ce qui est si loin d'être le cas aujourd'hui.

^{p.268} D'ailleurs, si l'on veut une preuve tangible, indéniable de l'état social de la Chine, il n'y a qu'à examiner l'affaire de Ling Tchong, le 8 mai 1923, l'attentat contre l'express Tien-tsin-Pou Keou.

La civilisation chinoise moderne

Rien de plus démonstratif que cette affaire qui cependant a causé si peu d'émoi en Europe, parce qu'on ne pouvait en comprendre la troublante signification.

C'est d'autant plus regrettable, que c'est un fait d'une immense portée, la meilleure preuve de l'écroulement total du prestige de la race blanche en Chine et, par répercussion, dans tout l'Extrême-Orient. Et cet écroulement est surtout l'œuvre de Washington, de la Conférence.

L'affaire de Ling Tcheng : mais c'est l'attentat le plus grave encore commis par le Chinois contre la race blanche depuis 1900, depuis l'époque boxeur. N'a-t-il pas osé, le Chinois, emmener comme un vil troupeau, nu-pieds et en chemise, des petits enfants américains, de pauvres femmes arrachés de leur couchette en pleine nuit, frappés de coups de crosse, quand on ne leur crachait pas au visage, et finalement parqués dans un repaire de montagne, avec menace de mort si les conditions posées par les soldats-bandits étaient rejetées par les Puissances ?

Mais ce dont il importe avant tout de se bien convaincre, c'est que cette affaire n'est pas qu'un brutal incident, un acte de sauvage banditisme. C'est toute autre chose : c'est une machination bien chinoise, donc très complexe, avec toutes les apparences d'une manœuvre, d'un coup audacieux monté par un clan puissant escomptant ce scandale pour venir à bout du parti au pouvoir.

Cette affaire si spécifiquement asiatique est tout à fait caractéristique de la situation actuelle, des intrigues cyniques de centaines de factions qui se déchirent en ^{p.269} Chine et entretiennent l'anarchie et surtout poussent l'audace jusqu'à capturer l'Européen afin d'en faire un atout dans leurs mains. Ce n'est donc en rien le moment de songer à abandonner les droits d'exterritorialité.

Il n'est que temps aussi pour les grandes Puissances de se rendre compte que la Chine n'est en rien un pays progressif, soucieux avant tout de développer ses ressources dans la paix, la juste limite de ses droits nationaux, ainsi que l'Amérique nous la présentait récemment encore.

Ce n'est plus qu'un grand pays en dérive, une énorme masse humaine désespérée, à la recherche d'un nouvel équilibre qui nous apparaît bien lointain, impossible à réaliser par ses seuls moyens.

La civilisation chinoise moderne

Les progrès de la Chine dans le domaine scientifique et même économique sont, en effet, plus apparents que réels. J'ai vu l'an dernier encore, de très près, toutes les classes de la société, et, par comparaison avec le passé (une expérience de vingt ans), j'ai pu mesurer le chemin parcouru depuis la fin de la guerre par le Chinois, son évolution depuis la Conférence de Washington surtout.

Or, je n'ai jamais encore vu, à de rares exceptions près, le fils de Han aussi incompréhensif, aussi arrogant qu'à l'heure présente. Du jour où il a emmagasiné mais non digéré quelques notions de nos sciences, il se place plus que jamais au-dessus de l'Européen. Il prétend donc pouvoir s'en passer bientôt dans toutes les branches de l'activité scientifique ou industrielle.

Même à l'intérieur, dans les provinces les plus reculées, s'affirme de plus en plus cette prétention de l'étudiant, du lettré à dominer l'Européen, à le replacer dans la situation humiliante d'il y a un siècle, c'est-à-dire d'une époque où nous étions considérés comme de purs barbares ^{p.270} tributaires du fils du Ciel et, par suite, tout à fait indignes de figurer sur un pied d'égalité avec le fils de Han.

Cette arrogance se double d'une hostilité sournoise qui n'attend qu'une occasion pour se démasquer, prendre la forme stupide mais dangereuse de la période Boxeur.

Avec ce nouvel état d'esprit, le Chinois ne se considère plus comme lié par les traités : il a totalement oublié qu'il a des devoirs d'ordre international. Il n'a que trop assimilé les leçons du Bolchevik.

La majorité des *tou kiuns* est particulièrement oublieuse de ces obligations mutuelles entre nations et affecte une outrecuidance qui n'a d'égale que son ignorance des principes primordiaux qui régissent tous les peuples. (Il faut en excepter, toutefois, le gouverneur du Chansi et celui du Yunnan).

Il ne s'illusionne pas moins sur la situation réelle de la Chine, l'incapacité de celle-ci à s'assurer une indépendance financière et, par suite, nationale, d'ici longtemps.

Dans leur orgueil, certains *tou kiuns* en sont même venus à se croire de grands guerriers capables de battre les armées européennes. Ils se croient donc forts aujourd'hui et c'est là le danger de la situation.

La civilisation chinoise moderne

Il faudrait donc prendre garde de laisser la Chine pacifique d'antan se muer graduellement en un grand empire militaire : avec ses *tou kiuns*, ses armées grandissantes, ses légions de brigands organisés, elle semble de plus en plus se lancer sur cette voie si dangereuse pour la paix.

Cette inquiétante évolution s'aggrave du fait que le bolchevik est entré en scène et se posant en champion de la Chine lance un défi à tous les impérialistes d'Europe et d'Amérique.

Il cherche visiblement une entente durable avec le ^{p.271} Chinois, négocie même des traités : hier avec Pékin, aujourd'hui avec Moukden, avec Tchang Tso Ling. Il est non moins agissant dans le Sud où il avait trouvé en Sun Yat Sen son meilleur allié.

Avec le fanatisme des grands révolutionnaires, le bolchevik montre une soif ardente de domination, révèle l'âme d'un Tamerlan.

Il n'y a plus aucun doute qu'il ne prépare très activement en Asie orientale l'avènement d'une hégémonie des plus redoutable pour l'avenir de tous, y compris celui des États-Unis.

Devant pareille menace, que font les grandes Puissances qu'unit le pacte de Washington ? Elles regardent, envoient des notes à Pékin... et attendent.

C'est la politique si connue du *wait and see*. Il est à craindre que le réveil ne soit aussi pénible que brutal, surtout qu'une question se pose inquiétante : « Quelle sera l'attitude du Japon ? De quel côté penchera-t-il ? »

LE CHINOIS À L'ÉCOLE

L'étudiant chinois, malgré les apparences, est généralement paresseux, et si, *rara avis*, il est laborieux, ce qui frappe vraiment chez lui, c'est une discontinuité dans l'effort des plus marquée. Il montre souvent la plus grande bonne volonté, fournit quelques jours, quelques semaines durant, une somme de travail considérable, puis brusquement disparaît de l'école... il est retourné au village bavarder dix-huit heures par jour en buvant du thé ou fumant des pipes. Au bout d'une semaine généralement, il regagnera l'école ; mais ce qu'il importe de constater, c'est qu'il n'a pu résister à cette impulsion, ^{p.272} ce besoin de détente prolongée. Autre caractéristique : l'étudiant est toujours satisfait de lui-même ; son orgueil est stupéfiant. À l'examen, au tableau, fût-il le dernier des cancre, il

La civilisation chinoise moderne

n'avouera jamais son insuffisance, mais proclamera celle de son professeur ; lui ne saurait être sot et paresseux : c'est son maître pour masquer sa propre ignorance, qui le considère ainsi.

Il apparaît, de prime abord, d'une activité dévorante, mais on se rend vite compte que cette activité n'est que de l'agitation stérile doublée d'un esprit d'intrigue très développé. Il est sous ce rapport très féminin. Il faut qu'il se mêle de tout, jacasse sur tout, touche à tout. J'en ai donné des preuves.

Toute la légèreté, la mobilité d'esprit de la race apparaissent nettement chez l'étudiant.

Cette légèreté de caractère, doublée d'une répugnance à l'effort surtout prolongé, le prépare mal à l'étude des sciences occidentales, ainsi qu'il qualifie nos sciences. Mais ce qui aggrave son cas, c'est son immense orgueil qui lui fait croire qu'elles ne sont rien auprès de sa littérature, qu'il peut les acquérir en se jouant, en un temps beaucoup plus court que l'étudiant européen, mieux préparé que lui cependant, non habitué à un simple « emmagasinage » par la mémoire, comme le fils de Han.

Ce qui caractérise encore les étudiants de tout âge, c'est un esprit d'indiscipline marqué, un mépris de tout ce qui est ordonné, méthodique. Le Jeune-Chinois, à moins d'y être contraint physiquement, n'entend se plier à rien, veut étudier, s'amuser à sa guise. Il brime ses maîtres, intrigue sans cesse contre eux. Ce qu'il exige surtout, de ses maîtres, c'est qu'ils l'instruisent rapidement.

Lorsque je professais à Tchentou, dans cette école de ^{p.273} médecine impériale que j'avais fondée, j'expliquais en vain aux mandarins que pour bien posséder une des sciences occidentales, il fallait à l'Européen des années, 4 à 5 par exemple, précédées d'une longue préparation. Personne ne voulait me croire ou plutôt l'on faisait in petto la réflexion que « nous sommes bien les barbares qu'ils pensent : désespérément bouchés ».

C'est surtout les études préparatoires qui répugnent aux élèves. Dès qu'on leur fait savoir qu'au-dessus des formes élémentaires existe un enseignement supérieur, ils veulent tout de suite passer à cet enseignement.

La civilisation chinoise moderne

Ainsi mes élèves réclamaient l'initiation immédiate à la chirurgie, non à l'anatomie, considérée par eux comme négligeable : on arrive ainsi plus vite aux termes de ses études. Et c'est bien là le but cherché : le fils de Han est né malin !

Ou encore, vous êtes professeur de chimie dans une école officielle : les élèves vous déclarent brusquement, un jour, que l'étude de la chimie est fastidieuse, qu'ils désirent une variante : le calcul intégral ou la zoologie... ; et la stupéfaction est générale quand vous vous y refusez.

Pourtant, de la chimie comme de la physique on avait dit tant de merveilles en Chine : c'était dans ces sciences même que gisait le vrai secret de la puissance des diables étrangers. Tous les étudiants de vingt-cinq ans ou bambins des écoles en étaient avides : ils voulaient commencer par cette initiation, apprendre vite les formules de cette chimie organique qui permet de fabriquer de la richesse, et ces choses si drôles qu'on appelle des explosifs. Mais quand ces ardents écoliers ont vu ce qu'était la chimie telle qu'elle s'enseigne, la complexité de ses combinaisons, cela a été un étonnement, un dégoût général. Elle passa ^{p.274} vite de mode, et ce fut la minéralogie ou le droit international qui eurent la préférence. La minéralogie, on devine pourquoi : on allait pouvoir découvrir des trésors ; le droit international : on allait vite apprendre à rouler les Barbares blancs.

Mais n'y a-t-il pas un contrôle des études, direz-vous ? Il y a bien le mandarin du lieu, mais serait-il *han lin* (académicien), il est rare qu'il connaisse autre chose que sa littérature. Quant à l'oxygène ou l'azote, les mammifères ou les dicotylédones, il n'en a jamais entendu parler.

Le Gouvernement, ces dernières années, a bien essayé de mettre un peu d'ordre dans l'école, mais il manque à la fois d'autorité et de compétence. Le Gouvernement central n'est plus qu'une ombre dans l'anarchie qui a suivi l'instauration de la république. Il n'y a de vraies écoles que celles créées par les étrangers avec leurs professeurs à eux. Et encore les élèves échappent-ils souvent à leur autorité.

Ils se rallient de plus en plus aux fameux comités d'étudiants des écoles officielles et passent le meilleur de leur temps en discussions ou manifestations

La civilisation chinoise moderne

politiques, dénonçant à tout propos les empiétements des étrangers, leurs noirs desseins.

Dans ces conditions, comment la jeunesse de Chine aurait-elle pu progresser, scientifiquement, ces dernières années ? Elle a simplement acquis un stérile galimatias, une salade indigeste de vague science européenne des plus rudimentaire, et de littérature chinoise.

D'ailleurs, cette légèreté, cette frivolité foncière de l'étudiant, ce besoin d'agitation, de changement, l'éloignent tout naturellement des fortes études. Il s'y mettra sans doute, un jour, à nos sciences, mais sans les p.275 pénétrer d'ici longtemps, sans les approfondir, les faire siennes.

Se peut-il, en effet, après des siècles de cristallisation, dont la cause est certainement ethnique, biologique, qu'il se produise aussi vite que certains le pensent une évolution sérieuse et profonde ? C'est d'autant moins probable que tous les défauts cités, l'indiscipline exceptée, sont inhérents à la race.

L'expérience de ces dernières années permet-elle vraiment de pronostiquer une évolution féconde ? Évidemment non. Ou encore, nos sciences peuvent-elles, dans les conditions présentes, se faire apprécier par des résultats pratiques et palpables ? Non, de toute évidence. Elles sont même bien souvent déclarées sans valeur. C'est que le fils de Han a eu un moment de tels espoirs ! Ainsi au point de vue industriel, il allait tout de suite fabriquer ce que fabrique l'étranger, même ses produits chimiques les plus compliqués ; il allait apprendre, en trois ou quatre ans, à organiser des usines véritables, à construire des voies ferrées, des ports, etc... Aussi quoi d'étonnant que les tentatives faites pour réaliser pareil rêve aient eu pour résultat de refroidir les plus exaltés !

Donc, tout est à refaire ; et le guide indispensable est l'Européen dont on ne veut plus.

@

CHAPITRE XV

L'AVENIR DE LA CHINE. L'ACTION NÉCESSAIRE DE LA RACE BLANCHE DANS L'ÉVOLUTION DE L'ASIE

@

p.276 À cette période de crise économique mondiale, il importe d'élargir notre horizon, de scruter bien au-delà de nos frontières. On se rendra ainsi compte que cette crise est plus sérieuse, plus profonde encore qu'on ne l'imagine, si l'on ignore l'Asie, en particulier l'Asie orientale, cet énorme marché.

En un mot, ces immenses territoires, si peuplés, répondront-ils à nos espoirs, pourront-ils aider l'Europe à sortir de la crise actuelle ? Par exemple, la Chine avec ses centaines de millions d'âmes, va-t-elle prochainement devenir un des plus grands marchés mondiaux, fournir à l'Europe, à bas prix, une abondance de matières premières ; lui acheter, d'autre part, de plus en plus de produits manufacturés ?

Il convient donc d'examiner l'avenir économique de la Chine, l'étendue de ses possibilités.

Le monde anglo-saxon, ces dernières années, s'est grisé devant l'immensité de la Chine, la perspective d'une exploitation généralisée, intensive, de tout le territoire sous un régime nouveau, libéral, ou supposé tel : celui issu de l'instauration de la République, en 1911.

p.277 Malheureusement, on a considéré surtout la façade, calculé sur des possibilités, ou encore sur certaines études des plus superficielles, comme celle, par exemple qui prêtait à tort à la Chine d'énormes ressources minérales. Parce que la Chine est vaste, possède une énorme main-d'œuvre, toute la presse aux États-Unis, plus encore qu'en Angleterre, a célébré à l'unisson les « immenses ressources », les « fabuleuses richesses » de la Chine.

C'était là l'Eldorado tant de fois rêvé, l'énorme, fantastique marché, qui allait permettre de résoudre toutes les crises économiques, d'enrichir toute nation capable de s'y faire une large place.

La civilisation chinoise moderne

Même le désordre politique, la guerre civile issue du nouveau régime ne firent réfléchir personne. C'était du délire, un véritable mysticisme d'appétits commerciaux.

Aussi, les convoitises se sont-elles vite aiguës, exaltées. Les États-Unis, en particulier, tentaient un effort immense en vue d'aboutir à une rapide domination dans l'ordre économique.

Une campagne de conquête morale s'organisait en même temps, énergiquement menée par la voie des missions religieuses et de la Y. M. C. A.

Mais il y avait aussi l'Angleterre, avec une forte situation commerciale, depuis longtemps acquise, qu'il s'agissait de défendre, de maintenir ; cela semblait d'autant plus nécessaire que l'Inde lui causait de vives déceptions, menaçait de n'être plus le grand marché extensible capable de satisfaire l'industrie britannique. C'est si vrai que toute une campagne a été entreprise, il y a deux ans, par la presse compétente pour inviter l'industriel anglais à tourner de plus en plus ses regards vers la Chine, plus peuplée, disait-on — ce qui n'est pas sûr — et plus riche en ^{p.278} espérances que l'Inde : ce qui n'est pas plus certain.

Mais pourquoi ces réserves, ces doutes de ma part ? Il va être facile d'en juger bientôt.

En effet, aucune nation, quelle que soit l'étendue de ses ressources naturelles, ne peut se développer que dans la paix et sous un régime adapté à son stade d'évolution. Or, quelle est la situation présente de la Chine ?

On le sait : à l'heure actuelle, ou plutôt depuis l'instauration de la République, le fait brutal qui attire toute l'attention, c'est l'état anarchique de ce grand pays : le désordre partout, l'industrie, le commerce entravés et, par suite, la menace contre les intérêts les moins discutables de tous les étrangers : Européens, Américains ou Japonais. Mais ce qui tend surtout à ruiner le pays, ce sont les luttes incessantes des *tou kiuns*, ou dictateurs militaires, entre eux. C'est, par suite, la production générale singulièrement réduite par les massacres et pillages, la destruction des moyens de travail. Dans certaines provinces, de ces provinces vastes comme une France, où la majorité des transports se fait encore à dos d'homme ou de bête, les pertes ont été si grandes que les cultures, les échanges intérieurs en seront amoindris pour longtemps.

La civilisation chinoise moderne

De plus, l'entretien des cours d'eau, réalisé d'habitude moins pour la navigation que pour l'irrigation, a été très négligé : les canaux régulateurs ou distributeurs, les digues si précieuses, n'ont pas reçu les soins constants du temps de paix.

Ce coup d'œil sur la situation économique permet de comprendre maintenant pourquoi ce pays, qui souffre périodiquement de la sécheresse ou de l'inondation et, par suite, de la famine, a été si touché, ces dernières années.

p.279 On comprend aussi qu'en face d'une nécessité de lutte perpétuelle contre les éléments, la persistance de la guerre civile, le règne des *tou kiuns* devienne une intolérable souffrance pour la Chine entière, surtout que ces dictateurs ne manquent pas, comme je l'ai dit, de pousser à la culture du pavot à opium, laquelle ne va naturellement pas sans diminution de la surface cultivée en céréales.

Telle est la situation.

Donc, quelle tâche pour ceux qui, comme les États-Unis, se sont déclarés les champions de cette vieille civilisation, veulent la rénover à leur image, la stabiliser dans la paix, la prospérité !

Surtout, il importe avant tout de débarrasser la Chine de ses soldats-mercenaires, de ses « Grandes Compagnies » dépassant un million et demi d'hommes, qui la rongent, sans compter les brigands qui, déjà nombreux en temps ordinaire, sont devenus légion ; la débarrasser aussi de ces générations de mandarins dont la devise à l'égard du peuple a été et reste : « Il n'est chien si maigre qu'on n'en puisse tirer un peu de graisse » (allusion aux rapines officielles, à une habitude courante, séculaire).

Débarrasser la Chine de tous ces fléaux, quel effort d'Hercule ! Et si nous dévoilons le mal, tout le mal, c'est uniquement dans l'intérêt de la Jeune-Chine, pour qu'enfin elle se recueille dans le silence, au lieu de l'agitation stérile actuelle, et cherche à mesurer l'amplitude de sa tâche.

Mais, en ce qui concerne l'avenir, on pourra objecter que la situation présente, malgré toute sa gravité, ne saurait durer, que c'est une simple crise politique, rien de plus.

La civilisation chinoise moderne

Erreur profonde : la crise est surtout sociale et économique ; donc infiniment sérieuse.

p.280 Du point de vue social, c'est tout un bouleversement.

En effet, le changement brusque de gouvernement, l'imposition brutale du régime démocratique, en 1911, a porté un coup terrible à l'armature sociale chinoise, l'a complètement disloquée, pour ne rien mettre dans les fissures, rien qui pût s'y adapter. L'enseigne de « République » ne saurait, en effet, réaliser une transformation organique : les peuples ne changent point d'âme comme de chemise. La Chine a fait un bond dans l'inconnu, vers un régime qu'on n'atteint efficacement que par prudentes étapes.

Comme l'a dit si justement son grand homme d'État, Yuan Che Kai : « Au peuple on a rogné les pieds pour les adapter à la nouvelle chaussure gouvernementale. »

D'où l'anarchie actuelle.

Surtout il y a eu l'enseignement en Chine de certaines doctrines démocratiques, excellentes du point de vue philosophique, mais détestables, dissolvantes pour des peuples encore plus près de l'enfance que de la maturité. Aussi, serait-il vain de nier qu'elles ont largement contribué à créer le désordre social, l'anarchie grandissante où se débat présentement la nouvelle république.

Il faut se rendre compte une fois pour toutes que nos concepts, politiques et sociaux, à doses non graduées, ont pour résultat de déséquilibrer l'Asiatique. Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas encore atteint l'âge biologique de l'assimilation réelle et féconde de ces concepts. Pleins d'enthousiasme, voulant transformer leur pays du jour au lendemain, les Jeunes-Chinois, tel le docteur Sun Yat Sen, l'ont brutalement lancé dans le progrès, faisant fi de toutes les traditions. Le châtement ne s'est pas fait attendre : il a été immédiat, car les lois de révolution n'endurent aucune violation.

p.281 En somme, depuis le jour où des Jeunes-Chinois sortis des Universités d'Europe et d'Amérique, et fortement soutenus par des organisations étrangères puissantes, réussirent à renverser la dynastie des Ts'ing ; depuis le jour où un régime qualifié « démocratique » fut brusquement substitué à l'absolutisme ancien, la Chine a cessé de jouir de la paix intérieure. Le gouvernement central a

La civilisation chinoise moderne

perdu, graduellement, toute autorité sur les provinces, pendant que celles-ci tombaient, l'une après l'autre, sous le joug des *tou kiuns*. Si bien que le désordre des premières années de la République s'est vite mué en anarchie sous le plus dur des despotismes.

La confusion des partis, le conflit suraigu des intérêts de clans, de leurs appétits plutôt, sont tels que rien d'ordonné, de quelque peu durable ne peut s'établir. Jamais encore je n'avais vu dans les provinces, le Chansi excepté, autant d'indiscipline, d'immoralité publique dans la méconnaissance, le mépris absolu de l'intérêt général.

Même la famille, si fortement organisée cependant, si génératrice d'ordre, de paix sociale, est atteinte. Il n'y a plus d'autre autorité que celle que confère le sabre, celle des *tou kiuns*.

Même la famille, dis-je, est atteinte, c'est-à-dire le culte ancestral, ce système religieux plus puissant sur les consciences que toutes les lois humaines ; ce système, fameux dans l'histoire chinoise, sur lequel repose tout l'édifice social et politique. C'est là le fait grave de l'heure présente et future.

Il s'ensuit naturellement que la moralité publique, si médiocre de tout temps, si relâchée en dehors de la discipline familiale, s'est encore abaissée.

La morale chinoise, j'en dirai un mot, puisqu'elle est p.282 à l'ordre du jour en Europe, depuis peu. Que cette morale renferme d'excellents préceptes de conduite, surtout en ce qui concerne la famille, personne ne le contestera. Mais pour qui la connaît bien, dans la pratique surtout, elle ne s'impose par aucune supériorité et n'a jamais créé de « surhommes ». On peut même dire que cette morale, dans ses applications, est surtout une question de « face », c'est-à-dire une morale de « façade », un rituel. Si les apparences sont sauvegardées, peu importe la faute.

On observe aussi que ce code de moralité a eu si peu de prise sur les masses, que les gouvernants, pour maintenir l'ordre, ont dû appliquer, de tout temps, les plus barbares sanctions : d'effrayantes peines, dont le *ting che*, bien connu, ou « supplice des cent mille morceaux ».

La civilisation chinoise moderne

Existait aussi le fameux régime pénal (aboli en 1911 seulement) de la responsabilité collective, frappant tous les membres d'une famille, dans toutes ses générations vivantes, pour le crime d'un seul.

Beaucoup d'écrivains, ces temps derniers, ont parlé de la Chine : l'un d'eux, voulant frapper l'imagination de ses lecteurs, a déclaré que le salut pour l'Europe actuelle, si dérégulée, ne pouvait se réaliser que par l'adoption absolue de la morale chinoise. Mais cette morale, il semble la connaître bien peu, surtout dans son action sur l'âme chinoise, qu'elle a si peu modelée, si peu soustraite à l'impulsion de l'instinct.

La morale chinoise offerte au monde en exemple ! c'est là une étrange idée. Mais cette idée ne dérive-t-elle pas de cette mystique nouvelle : la connaissance de l'Est ? une connaissance si mal définie où le fétichisme de certains littérateurs ou théosophes cherche la solution de tous les problèmes actuels, un retour certain à l'âge d'or, p.283 au règne des grands sages confucéens. D'ailleurs, quand ce n'est pas la Chine qui nous est offerte en exemple, c'est l'Inde. Mais l'Inde, à qui a-t-elle pris sa culture ancienne, seule grande et féconde ? À l'Aryen.

Bref, la sagesse chinoise tant vantée n'est autre que cette « sagesse des Nations » commune à tant de peuples et venue de l'Ouest pour le Céleste Empire ; de l'Est pour nous, c'est-à-dire du proche Orient et de l'Asie centrale. Mais ce qu'il convient surtout de ne pas oublier c'est qu'il y a la morale en « précepte » et la morale en « action ». Or, sans nous vanter, nous avons, depuis des siècles, pratiqué surtout cette dernière ; et, par elle, acquis une grande force dynamique qui s'est traduite par une puissante évolution, tandis que le Chinois, lui, s'est paré simplement de la première, s'en est fait une brillante façade, un masque commode. Sauf à de rares époques, toute son histoire est là pour le prouver. Ce qui explique bien des arrêts dans son développement politique et économique.

C'est donc à tort que certains doctrinaires, sans expérience du monde vivant et agissant, des races diverses, montrent tant de dédain pour une civilisation qui est la leur. La vérité, c'est que malgré ses faiblesses, ses erreurs, notre civilisation s'élève encore très haut au-dessus des systèmes moraux asiatiques, surtout si l'on considère leurs résultats, leur empreinte réelle sur les hommes.

La civilisation chinoise moderne

L'AVENIR ÉCONOMIQUE DE LA CHINE : SON AGRICULTURE

C'est ici, avant tout, la pierre de touche pour l'avenir de ce pays et aussi la pierre d'achoppement.

La grande industrie y est encore peu développée, faute ^{p.284} de capitaux et de moyens de transport rapides, et localisée aux ports ouverts, tels que Shanghai ou Hankéou. Aussi, le « potentiel » économique de la Chine réside-t-il pour longtemps dans son agriculture. On peut dire que celle-ci est à ce point dominante qu'elle absorbe encore près de 90 % de la population. L'avenir de la Chine sera donc fait surtout de l'activité, du développement graduel de son économie rurale.

Quant à sa capacité d'exportation et, par suite, d'achat, elle sera en fonction, comme aujourd'hui, de sa production agricole. C'est donc cette production qui intéresse l'Européen au plus haut degré.

Or, comment se présente son avenir ?

Pour l'apprécier, je ne m'appuierai que sur des faits tangibles, cueillis à l'intérieur du pays, dans des régions très différentes, sur un parcours d'exploration de plus de 20.000 kilomètres, accompli à petites journées, des années durant.

Je dirai ce que j'ai vu, de mes yeux vu, longuement observé dans la montagne comme dans la plaine, au cours de mes études de géologie et de botanique ou encore d'anthropologie, cette science si importante qui permet de jauger le « potentiel » physique et psychique d'une race, d'un peuple, c'est-à-dire sa capacité d'action, d'évolution.

Ce tableau de la Chine agricole, ainsi que tant d'autres d'ordre différent que j'ai tracés autrefois, sont quelque peu différents de ceux publiés par trop de gens, sans culture générale scientifique, qui s'imaginent vraiment qu'il suffit de séjourner deux à trois mois dans les grands centres internationaux de la Chine, c'est-à-dire au seuil de ce continent, pour avoir le droit de dissenter ensuite à perte de vue sur cet immense pays.

^{p.285} Quand on traverse les immenses plaines de la Chine orientale, on est frappé, avant tout, de l'absence de tout bosquet, de toute forêt. En hiver, c'est la nudité absolue de tout le sol, sans l'apparence d'un taillis, d'une haie.

La civilisation chinoise moderne

Allez ailleurs, sur les plateaux ou dans la montagne : même nudité, sauf quelques groupes d'arbres poussés en des lieux peu accessibles. J'ai traversé de vraies forêts, mais au Thibet seulement ou dans ces monts du « far-west » chinois où vivent les tribus indépendantes des Lolos. Partout ailleurs, partout où le Chinois est maître, la forêt a disparu : pour elle il est sans pitié. Il est vrai de dire que le paysan chinois se révèle, dans la majorité, comme un être insouciant, vivant au jour le jour. Il n'a pas compris ou voulu comprendre que la forêt est le « régulateur » des pluies, la meilleure garantie de récoltes annuelles, constantes. Il a, au contraire, partout rasé la forêt, dans l'inconscience des effets fatals. Ce paysan est, d'ailleurs, pour le régime du moindre effort. Il est machinal, rituel, sans aspiration et sans grand jugement. Ainsi, il n'a pas compris, non plus, la nécessité de la prairie, l'a sacrifiée partout à la culture des céréales. Donc, nombre très limité des bêtes domestiques et de qualité très médiocre parce que mal nourries et non sélectionnées. Le troupeau de bêtes grasses n'existe pas, ne peut venir combler l'insuffisance de production des céréales.

Le Chinois végète donc misérablement. Et l'angoisse de la pitance quotidienne à assurer se perpétue ainsi depuis des siècles !

Le mandarin l'a laissé faire : aussi la Chine manque-t-elle aujourd'hui de prairies, de bois de chauffage et de charpente, de bois d'ébénisterie. Pour ses traverses de chemin ^{p.286} de fer, elle est obligée de s'adresser à l'étranger.

Après avoir étudié longuement la Chine centrale et occidentale, j'ai voulu connaître la Chine du Nord, les régions du *loess*, de cette formation bien connue pour sa fertilité. Comme elle couvre d'immenses étendues, des centaines de milliers de kilomètres carrés de l'est à l'ouest, et que les céréales des régions tempérées y poussent facilement, elle devrait être le grenier d'abondance de la Chine.

Il n'en est malheureusement pas ainsi.

Comme ailleurs, les populations agricoles, leurs notables, restent pleinement inconscients des conséquences de la destruction des arbres. Les famines, dont ils ont si cruellement souffert, ne paraissent pas les avoir éclairés.

Du Chansi, j'écrivais à la Société de Géographie :

« L'habitant a transformé une grande partie de cette belle province en zones désertiques ; et il continue activement.

La civilisation chinoise moderne

Je viens de traverser un haut plateau où se montre encore un coin perdu d'une luxuriante végétation, d'une impressionnante beauté au milieu de la désolation générale. Un lilas blanc sauvage, des *eleagnus*, des *daphnés* poussent superbes à l'abri de quelques arbres : pins, bouleaux, peupliers, tilleuls. On observe aussi de nombreux buissons d'un chêne voisin du nôtre, mais en vain cherche-t-on un représentant à l'état d'arbre. Dans les districts moins isolés, la hache, la serpe ont abattu, rasé et la houe vient, aujourd'hui, arracher les dernières racines des derniers arbustes, au flanc des coteaux. C'est pour créer un nouveau lopin, un nouveau champ en remplacement de celui de la vallée enseveli, un jour, sous les quartiers de roche descendus de la montagne pelée, subissant au maximum les effets de l'érosion. La montagne pelée se ^{p.287} venge en couvrant de ses blocs le champ fertile du stupide paysan, en le stérilisant à jamais. Et c'est ainsi que le *désert* se crée, s'étend rapidement.

J'ai vu des plateaux du plus riche *lœss* tellement ravinés par les eaux sauvages, qu'ils apparaissaient tels une gigantesque étoile aux innombrables rayons, gagnant chaque année vers le centre, dévorant le sol fertile jusqu'à l'expulsion prochaine de tout habitant.

Sauf des coins isolés de plus en plus rares, où la végétation a sauvé la terre végétale contre la brutalité des pluies estivales c'est partout sur les plateaux, aux flancs des collines et des chaînes, une vision de nudité, de désolation profondément impressionnante. On dirait qu'Attila, avec toutes ses hordes a passé là, lui dont le cheval stérilisait de son sabot l'herbe même. C'est la ruine invraisemblable, voulue cependant, d'un beau pays, d'une terre féconde. Avant vingt-cinq ans, cette œuvre de destruction de toute végétation arborescente ou arbustive sera pleinement achevée, malgré les efforts du gouverneur actuel, Yen, homme d'intelligence et de caractère. Lui s'efforce de replanter, mais l'opinion, les intéressés ne le suivent pas, car leur psychisme, leur incompréhension de l'économie rurale est celle de primitifs vivant au jour le jour.

Et ainsi en est-il de toutes les provinces. On objectera sans doute : « Mais les grandes plaines, elles, échappent aux effets de l'érosion ? »

La civilisation chinoise moderne

Non : elles sont touchées indirectement. La fonte des neiges, conjuguée avec les violentes pluies d'été, jette soudainement aux thalwegs d'énormes masses d'eau, puisque la forêt n'est plus là pour modérer le ruissellement : c'est donc, presque chaque année, l'inondation ^{p.288} dans le Nord, dans le Centre ou dans le Sud, d'immenses étendues noyées avec leurs récoltes. Ou bien, toujours en raison du déboisement général, c'est l'insuffisance de neige et de pluie, donc la sécheresse, les récoltes compromises. Ceux qui n'ont pas vu des milliers d'affamés le long des routes attendant la mort dans une troublante résignation, ne peuvent se faire une idée de l'étendue de ces dévastations. Aussi, c'est le régime de la portion congrue et même de la faim qui s'établit de plus en plus en Chine ; c'est l'émigration obligatoire vers la Mandchourie, la Mongolie ou vers les colonies européennes du Pacifique.

Cette situation est-elle récente ? Non pas : elle est aussi l'œuvre du passé, de longs siècles d'insouciance et d'incompréhension. Mais elle va empirant, chaque décennie, et ce n'est pas le nouveau régime issu de la Révolution de 1911 qui peut changer cette situation : au contraire, il l'a aggravée, ainsi qu'on l'a vu.

En résumé, qu'on envisage le présent ou un passé lointain, le Chinois — fait démonstratif — n'a jamais réussi à s'assurer, de façon régulière, le pain ou le riz quotidien. Il n'a pas davantage su se créer des voies de communication faciles, des routes carrossables, si bien qu'il a dû s'adresser à l'homme pour ses transports, faire de lui une bête de somme.

C'est ainsi qu'un fort pourcentage de la population chinoise s'use sur les routes, se trouve depuis des siècles immobilisée pour les échanges et par là soustraite à des utilisations plus productives. On a vu aussi son incapacité à saisir toute l'importance de l'élevage : pour l'alimentation, les transports, la fumure des champs.

Donc, constatation d'une grande portée : inaptitude ^{p.289} du Chinois à s'organiser dans le domaine économique caractéristique certainement d'ordre biologique : la marque d'une évolution attardée par insuffisance organique, raciale.

Que conclure ? Que les grands espoirs fondés par le monde anglo-saxon restent des plus problématiques, surtout que le Chinois tend de plus en plus, par orgueil, à refuser l'aide de l'Européen.

La civilisation chinoise moderne

Cependant, à qui sont dûs les seuls progrès réalisés dans le domaine économique ? Qui l'a réveillée, cette Chine, de son sommeil, de ses routines séculaires ? N'est-ce pas l'Européen ? Et c'est encore lui qui a créé ces grandes cités appelées « Concessions », si prospères, centres d'émission et de réception de tout l'influx vital circulant dans le grand corps chinois. Aussi ces « Concessions » sont-elles des oasis dans la misère et les dangers actuels, des refuges ardemment recherchés par tout Chinois. Si même, depuis 1918, la Chine n'a pas subi un effondrement économique, elle le doit uniquement à l'action étrangère, à des organismes comme ceux des Douanes, des Postes et de la Gabelle. On doit même dire que les recettes de ces services sont les seules régulièrement perçues et encaissées dans leur totalité. Sans elles, sans leur accroissement continu sous la surveillance d'Européens, il y a beau temps que la Chine eût été déclarée en faillite.

Et même temps, que ne gagnerait-elle pas à un certain contrôle de ses voies ferrées et surtout de ses finances désespérément compromises ? Car il est incontestable que la race blanche a donné sa mesure en Chine, le bon exemple de l'organisation et du désintéressement, de la dévotion à la chose publique, vertu si rare en Asie.

Je n'hésite même pas à déclarer que le problème du ^{p.290} rétablissement de l'ordre et de la paix, condition *sine qua non* de toute transformation économique, est insoluble pour le seul Chinois : il n'a ni la volonté, ni la capacité, ni les moyens techniques ou financiers d'aboutir. Et surtout l'organisation moderne, politique et économique, récemment introduite, se manifeste comme trop complexe pour un cerveau chinois. Il y a là une question d'évolution qui ne saurait se résoudre du jour au lendemain.

Les Jeunes-Chinois retour d'Europe ou d'Amérique feraient bien de méditer la fameuse phrase d'Ovide : *Natura non facit saltus*.

Mais comment sortir la Chine de pareille situation ? Ce n'est certes point la génération actuelle de ce pays, si dévoyée, aux idées si confuses, qui peut réaliser pareil sauvetage. Or, il faut en finir : les diverses classes sociales en ont assez de ces luttes fratricides, ruineuses, dont s'engraisse un centième de la population au détriment des 99 autres centièmes.

L'heure d'agir est donc venue pour les grandes Puissances, l'heure d'une aide indispensable où l'impérialisme n'a rien à voir. Il faut remettre en pratique,

La civilisation chinoise moderne

étendre même cette collaboration avec l'Europe, si féconde jusqu'ici. Le Chinois ne doit pas oublier que sans les capitaux et l'aide technique européenne, il n'aurait ni chemins de fer, ni ports modernes.

L'heure est si grave pour l'avenir de son pays que la Jeune-Chine doit peser tous les risques qui le menacent et montrer plus de sagesse.

De grandes voies de communication sont à construire, mais il y a surtout l'agriculture, cette suprême ressource de la Chine, qu'il est indispensable de régénérer, de recréer ^{p.291} sur un mode pratique en reconstituant les pâturages et les bois.

En ce qui regarde la culture proprement dite, la Chine s'inspirerait enfin de la technique européenne, arriverait à accroître peu à peu ses rendements actuels, si médiocres faute de fumure surtout.

Elle cesserait aussi de sacrifier tant de bonne terre à la culture de l'opium. Ces changements sont d'autant plus désirables que l'Europe et l'Amérique ont besoin des oléagineux et des textiles si variés de la Chine ; mais la production annuelle en est si variable qu'elle défie toute prévision commerciale.

C'est pourquoi tout effort d'amélioration, de rendement régulier échouera aussi longtemps qu'un reboisement systématique ne sera pas réalisé.

Mais c'est là une œuvre de Titan dans un pays où seuls les morts dans leur tombe, les mandarins, les riches ont droit à l'ombre bienfaitrice d'un arbre.

Aussi de vastes régions se dessèchent-elles graduellement, tels le Turkestan et la Chine du Nord, parce que ne recevant plus qu'une quantité aussi faible qu'irrégulière de pluie ou de neige.

Mais le reboisement, sur un aussi vaste territoire, n'est réalisable que par l'Européen ; lui seul est capable d'un pareil effort dans la continuité du temps et de l'espace.

Le service forestier serait organisé sur le modèle des Douanes, par exemple.

Telles sont les nécessités présentes.

La tâche est rude, de longue haleine tant pour la Chine que pour les Puissances signataires du pacte de Washington. D'autant plus rude que

La civilisation chinoise moderne

l'impérialisme bolchevique devient en Extrême-Orient un danger de plus en plus p.292 apparent. Si l'on n'y prend garde, le mal sera bientôt irréparable.

La parole est donc aux États-Unis : mais il est urgent que les augures se prononcent !

Il ne s'agit rien moins que de la paix du monde, de sa prospérité et aussi du sauvetage de centaines de millions d'êtres qui, abandonnés à eux-mêmes, en ont pour un demi-siècle à se débattre dans l'angoisse de l'insécurité et de la ruine progressive. Qu'on y songe aussi : au lieu de richesses à exploiter, il ne resterait dans ce grand pays, pour certaines nations, que de la misère à soulager.

Et ainsi, la Chine ne serait autre chose que la Grande Pitié du XX^e siècle.

Un Français a dit récemment, sur de frêles données, que la Chine serait la grande Puissance du XX^e siècle. Et il assimilait son développement prochain à celui des États-Unis au cours du XIX^e siècle. Or, aucune comparaison n'est moins justifiée, tant du point de vue géographique et économique que du point de vue racial.

Les États-Unis sont, en effet, un pays neuf avec d'immenses ressources agricoles, forestières et minérales qu'on ne saurait trouver en une Chine qui a tant gaspillé son avoir, l'a tant réduit par des erreurs difficilement réparables.

On ne saurait aussi comparer le facteur humain : l'un est représenté par une race débordante de vitalité, de puissance créatrice ; l'autre est figuré par un vieux peuple sans cohésion, sans idéal, longtemps engourdi et dont l'évolution sera toujours retardée par certaine caractéristique raciale : le métissage dont j'ai parlé.

D'ailleurs, ce Français a jugé d'après ce qu'il a vu dans les grandes cités internationales de Shanghai ou p.293 Tien-Tsin, débordantes de vie et de prospérité. Mais ces grandes cités sont uniquement l'œuvre de la race blanche, créatrice et organisatrice.

Ce n'est point la Chine, la vraie ; celle-ci, ce Français ne l'a jamais vue.

La Chine, la grande Puissance du XX^e siècle. Méditez donc ce que vous venez de lire et jugez !

@

ANNEXE

LE PÉRIL JAUNE PEUT-IL DEVENIR UNE RÉALITÉ?

@

p.294 On a souvent parlé, à différentes époques, du péril Jaune et j'ai été de ceux qui l'ont nié, en particulier sous la forme qu'on lui prêtait : c'est-à-dire la masse chinoise, ses millions d'hommes groupés en armées immenses, se jetant sur l'Europe comme au temps lointain d'Attila.

Ce péril, je continue à le nier sous cet aspect, estimant en pleine connaissance de cause, sur des données scientifiques, des observations sur le vif s'échelonnant sur vingt années, que le Chinois est incapable, totalement, à lui seul, d'un pareil effort d'organisation, si complexe à la fois dans le temps et dans l'espace. C'est ce que beaucoup de publicistes, en particulier Américains, n'ont pas compris. En traitant ce sujet, ils ont montré plus d'imagination que de raison.

Est-ce à dire, toutefois, que cette troublante menace ne peut se matérialiser un jour, voire même ces prochaines années ? Eh bien, aujourd'hui, après un nouveau séjour en Extrême-Orient, en particulier à l'intérieur de la Chine, je suis obligé d'avouer que cette menace n'est plus un vain mot, qu'elle prend corps et peut s'objectiver rapidement : menace politique, menace économique.

Mais avant de m'expliquer, je ne puis manquer de citer une phrase d'un livre que je publiai il y a deux ans et qui prouve qu'à cette époque j'avais l'intuition du grand drame qui se préparait. Elle est ainsi conçue : « Nécessaire est une Ligue des Nations (englobant les États-Unis), car elle seule sera vraiment une force, elle seule sauvera l'Europe de la menace qui peut surgir du fond de l'Asie, menace qu'active la « foi bolcheviste ».

Or, c'est bien cette foi, cette croyance en une ère nouvelle qui a fini par pénétrer les masses en Asie, inspirer les intellectuels surtout, à un degré tel que des centaines de millions d'êtres se dressent aujourd'hui, très agressifs, contre certaines grandes p.296 nations d'Europe et d'Amérique. Et l'animateur est le Bolchevik.

Les succès du Bolchevik s'expliquent facilement : on n'ignore pas en effet qu'une certaine idée émise par Wilson a fait son chemin dans toute l'Asie et même en Afrique, une idée qui prend, depuis cinq ans, une ampleur extraordinaire, représente une force en marche de première grandeur : celle que tout protectorat, toute domination étrangère est intolérable, doit être refoulée par tous les moyens.

La civilisation chinoise moderne

Il convient aussi de mentionner que la notion de solidarité entre Asiatiques contre ce qu'ils appellent le péril Blanc existe maintenant à un certain degré. On peut même ajouter que l'Inde et la Chine suivent avec passion les événements d'Égypte. Aussi la fermeté récente des Anglais a-t-elle soulevé des clameurs, tout en provoquant cependant de salutaires réflexions.

La conception wilsonnienne de la « self-determination » a donc fait son chemin et a même trouvé des partisans, des soutiens en Europe et en Amérique, malgré sa négation des réalités biologiques.

On n'a plus songé qu'à libérer, en masse, sans tenir compte du stade évolutif des différentes races.

Cependant, pour celui qui observe les faits, comprend les lois naturelles, cette libération ne saurait se réaliser que graduellement : *natura non facit saltus*. Toutes les combinaisons du pacifiste ou de l'émancipateur professionnel ne hâteront rien : il y a des étapes biologiques.

À émanciper trop vite en Afrique aussi bien qu'en Asie, on court à toutes les surprises, à toutes les complications surtout quand il s'agit de races encore dans l'enfance ou la prime-jeunesse.

En procédant trop vite, on ne va pas à la paix, mais on prépare la guerre.

Le Bolchevik a donc trouvé en Asie, en particulier dans l'Inde et la Chine, un excellent terrain de propagande. D'autant plus que la révolution de 1911 en Chine, l'établissement brusque de la République en un pays d'absolutisme millénaire, a eu pour conséquence fatale d'instaurer le désordre partout, la guerre civile avec tout son cortège de misères. La masse chinoise souffre, cherche anxieusement le régime qui ramènera l'ordre, la prospérité.

Le Bolchevik est doué venu empressé, se posant tout de suite en champion de la Chine, son défenseur contre tous les impérialistes, c'est-à-dire les Anglais, les Français et les Américains, « véritables promoteurs de la misère chinoise ».

p.297 Il s'est bien gardé, le Bolchevik, de prêcher le dogme communiste qui n'aurait pu que faire long feu avec un peuple aussi réaliste que le Chinois. Il a, au contraire, employé les deux seuls moyens capables de frapper l'imagination de ce peuple, de l'émouvoir profondément : c'est-à-dire la question « face » et la menace alimentaire.

La question « face », l'orgueil de race si puissant sur l'âme asiatique ! Chaque jour les agents bolcheviks, pullulant comme champignons, insinuent au Chinois qu'il n'est dans la réalité qu'un esclave, le serf des impérialistes européens. Toute sa misère vient de l'âpreté de ces « sangsues capitalistes ». « Après les ports, les douanes, les mines, ce

La civilisation chinoise moderne

sera le tour de la terre, du riz ou pain quotidien qui sera ravi à des multitudes incapables de juger où se trouve le salut pour elles ».

Mais le rédempteur nécessaire n'est-il pas aujourd'hui à leur portée ? N'organise-t-il pas, lui Bolchevik, la défense de l'Asie pour l'arracher enfin « des griffes sanglantes des grands voleurs impérialistes ».

Le danger, c'est que pareille propagande trouve un écho réel dans l'âme des intellectuels, des étudiants et même de ces masses populaires grouillantes, impulsives qui souffrent depuis tant d'années.

Dans l'Inde, ce n'est plus seulement l'antagonisme racial, l'orgueil national que le Bolchevik fait vibrer : il joue en outre du sentiment religieux, de cette foi puissante dont toutes les castes sont si imprégnées, quel que soit leur credo. Il y a là 70 millions de musulmans qui intéressent particulièrement le Bolchevik.

Bref, ce grand-prêtre de l'internationalisme se révèle en Asie uniquement comme le défenseur des nationalismes divers, sous le triple aspect racial, religieux et économique. Et c'est 900 millions d'êtres qu'il entreprend d'asservir à ses fins d'impérialisme, d'un impérialisme doctrinaire, brutal et cynique entre tous, pour qui s'est donné la peine de l'étudier.

Revenant à la Chine et comparant avec le passé, je n'ai pu qu'être très impressionné par les progrès récents du Bolchevik en ce pays. Il n'y a plus de doute qu'il ne soit à même, aujourd'hui, d'y provoquer des actions dangereuses pour la paix d'Extrême-Orient et par suite de l'Europe.

Inutile d'ajouter que toutes les colonies étrangères seront fatalement touchées.

Le plan bolchevik en Asie comporte deux opérations ou plutôt deux phases d'action successives. La première se résume p.298 en quelques mots : déclenchement en Chine d'un grand mouvement xénophobe, aujourd'hui facilement réalisable, sur le modèle de celui de 1900 (crise Boxer). D'où intervention fatale des grandes Puissances, forcées de défendre la vie et les biens de milliers de leurs sujets dont un grand nombre représenté par des femmes et des enfants.

Donc expédition militaire en un lointain pays, très compliquée et forcément très onéreuse en sang et en argent du fait de l'armement actuel de la Chine, très développé en comparaison de celui de 1900. Mais au même moment, aucun doute que les Soviets ne persuadent les éléments avancés de l'Inde, les Rouges du Bengale en particulier, de profiter de pareille occasion pour mettre à mal l'Anglais.

La civilisation chinoise moderne

Celui-ci aurait donc à faire face à deux dangers à la fois : tout en coopérant avec les États-Unis et la France en Chine, il devrait assumer un immense effort dans l'Inde.

Double expédition aussi pour la France si l'Indo-Chine, comme c'est probable, était touchée par l'action bolcheviste utilisant le Chinois comme instrument, le long d'une frontière commune de 1.500 kilomètres.

Constitution d'escadres, de corps expéditionnaires, énormes dépenses, aggravation de la crise économique. D'où souffrance, mécontentement général : ce sera l'heure du Bolchevik pour accentuer son effort en Europe.

Son action actuelle en Asie n'est en somme qu'une puissante diversion, un moyen sûr d'atteindre indirectement les Puissances capitalistes, d'user leurs moyens de résistance.

Quant à la deuxième phase du plan, on devine ce qu'elle serait si les Puissances, devant les sacrifices à faire se contentaient d'un effort partiel en Chine, d'une paix boîteuse. L'emprise bolcheviste, déjà facilitée par Sun Yat Sen et la Jeune-Chine des écoles, n'irait qu'en croissant. Ce ne serait plus quelques régiments chinois que pourrait utiliser Moscou, comme en 1919, mais bien des corps d'armée.

En outre, si l'Allemagne industrielle, déjà grande pourvoyeuse d'armes en Chine, venait soutenir le Bolchevik, ce serait alors les masses chinoises facilement équipées et surtout organisées avec des cadres russes et peut-être allemands. Mais ainsi encadrées, conduites, les masses chinoises deviendraient redoutables, pourraient servir à toute fin de conquête.

Ce serait bien le péril jaune en puissance d'action, le « Fléau de Dieu » aux mains du Bolchevik ! Hélas ! elle n'est pas encore venue l'heure de la paix, du désarmement.

@